

Mémoires de guerres

1914 - 1918



Francis Vincent

1939 - 1945



Maurice Chéné

Présentation et notes par Pierre Couette, juillet 2012

Présentation

Dans les archives familiales conservées par Marc Chéné se trouvaient deux documents manuscrits qui, à plusieurs titres, méritaient d'être dactylographiés et publiés, afin que les témoignages qu'ils contenaient ne sombrent pas dans l'oubli.

Ils ont à la fois des points communs, et des différences notables :

- ils portent sur des récits de guerres, l'un de 1914-1918, l'autre de 1939-1945, sans être exhaustifs sur les deux périodes,*
- ils ont été écrits tous les deux par des prêtres mobilisés, qui avaient au début des conflits sensiblement le même âge : 36 ans pour l'un, 39 ans pour l'autre*
- ces deux prêtres avaient un lien de parenté : l'aîné, l'**abbé Francis Vincent** à l'époque, était l'oncle, du côté maternel, du plus jeune, l'**abbé Maurice Chéné**.*

Mais ces deux textes n'ont pas le même statut :

- le premier est un extrait du « Journal de route » officiel d'une unité sanitaire d'ambulances, où le rédacteur était simple chauffeur-brancardier, et par ailleurs diplômé de lettres, et futur prélat et écrivain. Son texte, écrit à l'encre sur un cahier d'écolier, ne contient, par obligation, aucune notation où transparaîtrait une émotion personnelle, mais par contre le style et le contenu reflètent une personnalité de grande culture classique. Mais les faits qu'il relate scrupuleusement parlent d'eux-mêmes, bien qu'indirectement, des horreurs de la Première Guerre mondiale, dans l'Artois, puis en Belgique, pendant la période 1914-1915.

- le second est un « Almanach » de poche, pour les années 1940 et 1941, écrit finement au crayon pour économiser le papier, et un petit « Carnet » tenu pendant le voyage de retour en mai 1945. Ils relatent au jour le jour les circonstances de la défaite de mai 40, puis de l'internement au Stalag XIII B de Nuremberg, et enfin de la traversée en train de l'Allemagne vaincue et en ruines. En de courtes phrases, le prêtre, mais aussi le militaire sous officier, puis le prisonnier, livre ses préoccupations quotidiennes pour survivre, au milieu de ses compagnons d'infortune, et s'efforce dignement de garder foi et espoir. Il fait revivre, avec peu de mots, toute l'atmosphère trouble d'une époque où le mensonge et la violence semblaient triompher...

*Mais ainsi réunis par une publication conjointe, ces deux récits, avec les notes qui les accompagnent *, prennent sens et s'éclairent mutuellement, à l'image de ces deux générations successives qui ont sacrifié des années de leur vie pour que la paix et la liberté règnent enfin en Europe...*

** Toutes les notes sont regroupées à la fin de chacun des textes.*

Cahier de route

1914 – 1918



De Versailles à l'Yser

Extraits du Journal de route de la S.S.A. 51

rédigé par

Francis Vincent, prêtre

chauffeur-brancardier

Photographie de couverture : Francis Vincent (à droite) et son camarade Depecker, devant leur ambulance Renault, sans doute pendant l'hiver 1914-1915, dans la région de Saint Pol sur Ternoise.

Lorsque l'abbé Francis Vincent (1878-1962) commence le 29 novembre 1914 son « Cahier de route », il est âgé de 36 ans, licencié ès lettres, et professeur au Collège de Combrée depuis onze années. Sa « Fiche signalétique et des services » indique que le Conseil de révision l'a déclaré « Services auxiliaires » en raison d'un « raccourcissement de la jambe gauche », et il n'a donc pas effectué, à partir de sa vingtième année - il était alors au séminaire - son service militaire obligatoire de deux ans comme il était d'usage à l'époque, même pour les ecclésiastiques. Mais, en 1914, il est bel et bien appelé sous les drapeaux, et est affecté à la Section de Santé des Armées n°51 (S.S.A. 51) en tant que chauffeur-brancardier. Francis Vincent n'a pas participé aux précédentes opérations de cette unité, entre août et novembre 1914, au début des hostilités. Il l'a rejointe à Versailles où elle se trouve alors pour compléter ses effectifs et être équipée de nouveaux véhicules.

La mission principale de ce type d'unité d'ambulances automobiles est de transporter les combattants blessés des endroits où ils ont pu être évacués, et mis sommairement à l'abri, vers les hôpitaux de campagne où ils pourront être opérés et soignés dans de meilleures conditions. La première affectation au Front de la S.S.A 51, dont fait désormais partie Francis Vincent, se trouve en Artois, à Saint Pol sur Ternoise (à l'ouest d'Arras, Pas de Calais), où elle reste du 12 décembre 1914 au 26 avril 1915. Sa seconde mission, dès le 28 avril, la conduit en Belgique flamande, à Poperinghe, à 60 km environ au nord, près de la ville d'Ypres, alors l'objet de violents combats. Mais le cahier, arrivé à sa dernière page, s'interrompt soudainement...

D'après les informations de ses états de service, Francis Vincent est demeuré jusqu'à la fin de la guerre dans la même fonction de chauffeur d'automobile sanitaire. Il a reçu en date du 15 juin 1916 une citation à l'ordre du 15^{ème} Corps d'Armée pour des faits d'armes qui ne sont pas précisés, mais qui témoignent certainement de sa bravoure. Après sa démobilisation, l'abbé Francis Vincent fut nommé professeur à l'Université catholique de l'Ouest à Angers, soutint une thèse de doctorat de Lettres, puis devint en 1924 supérieur du Collège Sainte Marie de Cholet, et, en 1928, directeur diocésain de l'enseignement libre. Enfin, de 1935 à 1944, il fut recteur de l'Université. Il se retira ensuite dans sa famille en son village natal de La Chapelle Saint Florent, où il décéda à l'âge de 84 ans. Il écrivit tout au long de sa carrière de nombreux ouvrages d'apologétique et de critique littéraire.

Le texte ci-après n'est pas le cahier personnel d'un soldat qui note au jour le jour ses souvenirs de guerre, mais, ainsi que le titre le précise, le « Journal de route » de la S.S.A 51. En effet, chaque unité militaire a l'obligation de tenir un tel document, qui relate, selon les instructions officielles, « les événements vécus par chaque état-major et corps de troupe au cours de la campagne entreprise, sans commentaires ni appréciations personnelles. Chaque jour, sont notifiés les faits, combats ou reconnaissances, accompagnés des buts recherchés, de la position des troupes et des résultats obtenus. Sont aussi indiqués la composition du corps, les itinéraires suivis, les emplacements des camps ou des cantonnements. » La présentation recommande même que les cahiers soient de format identique, avec les dates portées dans la marge. Tel est en effet le contenu et la présentation de ces 36 pages rédigées de la main même de l'abbé Francis Vincent, d'une écriture élégante très lisible, à l'encre noire (et parfois bleue), sur un cahier d'écolier à petits carreaux.

Il n'est pas étonnant que le lieutenant Frison, commandant la S.S.A. 51, ait confié cette tâche de chroniqueur à celui qui était certainement le plus lettré de ses chauffeurs, et même de ses sous officiers. Celui-ci s'en acquitte avec application, notant scrupuleusement les événements, grands ou petits, respectant les consignes de neutralité et d'objectivité, tout en exaltant au passage le courage des hommes, ou en se moquant par bravade des faiblesses de l'ennemi. Quant aux critiques de la vie militaire, elles se limitent prudemment à l'inconfort des cabines des voitures, ou aux retards du courrier. Mais le style du futur écrivain transparaît, car il ne se prive pas d'agrémenter ses récits ou ses descriptions, parfois très imagées, de citations latines, ou d'auteurs classiques, ou de discrètes références bibliques, et même de romances populaires, qu'il fait de mémoire. Des notes permettent de mieux comprendre ces diverses références littéraires, ainsi que certains faits évoqués brièvement.

Parfois aussi, une pointe d'humour transparaît, permettant de mettre à distance la peur face aux dangers encourus. Dans ce rapport officiel, et dont l'auteur reste en principe anonyme, ne s'exprime donc quasiment aucune émotion à propos de l'horreur des combats. Cependant le lecteur d'aujourd'hui, près de cent ans après les faits, peut imaginer, entre les lignes volontairement sobres du rédacteur, le spectacle insoutenable de ces centaines de corps sanglants meurtris par la mitraille que les ambulances de la S.S.A. 51 convoyaient nuit et jour...

A ce titre, ce cahier est donc un témoignage précieux et émouvant, qui nous permet de partager près de six mois de la vie quotidienne de cette cinquantaine d'hommes, acteurs et témoins du terrible conflit que fut la guerre de 1914-1918.

Année 1914

Après la bataille de la Marne, le S.S.A. 51 qui avait fait une dure campagne en Argonne pendant les pathétiques semaines de la retraite et de la victoire, était revenue au parc automobile de Versailles pour s'y reposer, pour s'y reformer aussi avec un matériel neuf et des conducteurs de renfort.

Le 26 novembre, elle avait reçu, à cet effet de la 121 S.P., 24 conducteurs nouveaux. Elle se trouva dès lors à l'effectif total de 39 hommes, 4 brigadiers, 4 sous officiers, 1 officier.

Officier :	M.	Frison, Lieutenant
Sous officiers :	MM.	Adam, Maréchal des logis chef Lecomte, Maréchal des logis Lignot, Maréchal des logis Martin, Maréchal des logis fourrier
Brigadiers :	MM.	Moitié, Nicolas, Roch, Rolle
Conducteurs :	MM.	Aubert, Bonneille, Bourreau, Chevalier, Biney, Bouis, Bouvier, Chollat, Coupeze, Cordier, Dautre, de l'Escalopier, de St Laumer, Deschamps, Depecker ¹ , Desmarres, Garnier, Gaudiche, Goliard, Gautron, Hocq, Hamelot, Jouffroy, Lafolie, Leleu, Leclerc, Lacuire, Le Cornec, Montereau, Naveau, Neveu, Pépin, Pouroy, Renard, Richard, Robart, Vedrines, <u>Vincent</u> , Yard.

29 novembre :

La Section S 51, définitivement constituée reçoit de l'usine Renault 20 voitures-ambulances de 18 HP ² entièrement neuves. Ces voitures sont munies de quatre brancards pour blessés couchés et de deux banquettes, disposées dans le sens de la longueur, permettant le transport de six à huit blessés assis. Ces voitures légères, puisqu'on dut les reconduire à l'usine pour renforcer les ressorts, sont assez sommairement aménagées. Les brancards sont suspendus à l'intérieur en deux étages. La caisse, toile et bois, protège médiocrement les blessés contre le froid. Néanmoins, les automobilistes devront à l'occasion, quand un service de front les réclamera et que les cantonnements feront défaut, passer la nuit sous ces toits fragiles, perméables et très ventilés. Ceux d'entre nous qui rhumatisent considèrent avec mélancolie ces voitures dont la partie antérieure surtout manque totalement de confort. Le conducteur n'y est protégé que par un roide tablier. Le pare-brise et la capote se font cruellement regretter. En cours de route heureusement l'ingéniosité naturelle du soldat français réparera partiellement l'oubli des constructeurs. Dans chacune des voitures s'édifieront peu à peu des coffres, des étagères, des protections de fortune qui les rendront plus aimables et en somme habitables, sans rompre l'harmonieuse homogénéité de l'ensemble du convoi.

6 Décembre

Sur la belle et large avenue de Saint Cloud, où deux rangs d'automobiles s'alignent en vis-à-vis jusqu'aux abords du château, le capitaine Stehlé, commandant le Parc de Versailles, passe la revue de toutes ses voitures et de leur personnel. Les promeneurs versaillais qui emplissent les boulevards par cette claire après-midi de Décembre peuvent contempler un pittoresque spectacle militaire. Les automobilistes de toute provenance qui se sont rangés devant leurs voitures, constituent dans l'infinie diversité de leurs costumes, comme un musée des uniformes français. Nous sommes encore en pleine période de tâtonnement et d'improvisation ! Les uns portent la tenue sombre des artilleurs, d'autres celle des cavaliers du train, d'autres celle des divers corps de cavalerie, d'infanterie, d'état major. La plupart ont une tenue hétéroclite et bigarrée composée de pièces provenant des différentes armes. Le même homme porte une culotte d'artilleur, une veste de tringlot, une capote de fantassin, un képi de cavalier. Les uns ont les jambes serrées dans des bandes molletières et d'autres ont des guêtres de cuir. Les uns sont chaussés de fines bottines, les autres de gros et solides brodequins ferrés. Quelques-uns ont revêtu la nouvelle tenue bleu-clair, dite « gris brouillard » ou « bleu horizon », que les versaillais regardent avec curiosité et qu'il faut se hâter de contempler car son destin, dit-on, sera éphémère comme celui des roses, l'autorité militaire ayant décidé, paraît-il, de lui substituer la tenue « feuille morte » ³. Une bonne moitié de nos effectifs automobilistes est armée de mousquetons de cavalerie, l'autre moitié est sans armes. En dépit de tous ces disparates équipements, l'ensemble de nos troupes, dans la position du garde à vous, jugulaire au menton, présente un aspect fort martial, et les nombreux

promeneurs de cette fin de Dimanche s'intéressent visiblement à notre parade d'avant-guerre. Le Capitaine Stehlé passe avec dignité sur le front de sa petite armée qu'il félicite de sa belle allure. Après quoi, nous rompons !....

10 Décembre

Les conducteurs de la section se rendent à l'usine Renault pour y prendre livraison des voitures dont on a renforcé les ressorts. Le convoi parfaitement en forme se sent maintenant en mesure d'évoluer sur les terrains les plus fallacieux. Justement l'ordre lui vient d'avoir à prendre route le jour même dans la direction du nord, via Beauvais-Abbeville-St Pol. Tout le groupe, heureux d'être engagé dans l'action et d'avoir enfin sa part du grand drame, se met en hâte aux apprêts du départ. Autour des 20 voitures militairement alignées, pimpantes sous leur peinture toute fraîche et sous le gai pavois de leurs drapeaux tricolores, les quarante conducteurs circulent et s'affairent pour aménager leur maison roulante. C'est une agitation de ruche. Mme Hocq, femme de l'un de nos camarades, nous distribue à tous une touffe de gui que nous suspendons comme porte-bonheur à l'avant de nos voitures. Sous la direction attentive du lieutenant Frison, les hommes procèdent aux derniers préparatifs : ils lubrifient le moteur, éprouvent la magnéto, munissent le radiateur et remplissent le réservoir d'essence... Quand on a constaté que tout marche correctement, que les moteurs ronflent gaiement et semblent participer eux-mêmes à la joie de partir, quand le maréchal-des-logis Lecomte, après un dernier appel, a vérifié que nul ne manque au rendez-vous, le lieutenant Frison donne le signal du départ.

La longue file de nos 23 voitures s'ébranle, traverse Versailles et vient se ranger avenue de Paris, face au Château, devant les bureaux du Centre, où le capitaine Stehlé nous passe une dernière revue et nous souhaite bon voyage !...

Nous fîmes un radieux départ par une après-midi tout ensoleillée. Nos petits fanions de la Croix Rouge, nos gais drapeaux tricolores aux teintes vives claquaient allègrement au vent. Bien droits sur leur siège, les conducteurs aspiraient voluptueusement la fumée des cigarettes qu'ils avaient allumées par crânerie pour impressionner favorablement le « civil ». De la main, avec quelque superbe, ils envoyaient leur adieu aux camarades qui ne partaient pas encore et qui, par leur humble contenance sur le trottoir, semblaient convenir que la destinée du nomade est supérieure à celle du sédentaire.

Les 20 voitures-ambulances formaient un beau cortège. A l'arrière, N° 21, marchait, solennel et protecteur, l'imposant camion du brigadier Nicolas, précieux camion-cuisine qui recèle en ses profondeurs ce qui, plus encore que la discipline, fait la force des armées.

La voiture du lieutenant Frison, conduite par le brigadier Moitié ferme la marche. La voiture de notre chef, jolie torpédo de tourisme, est pavoisée de petits drapeaux, comme les voitures-ambulances. Elle s'adornait en outre d'un frais bouquet de fleurs naturelles qui donne un air de fête à notre cortège. Nos officiers n'oublient jamais qu'il est dans la bonne tradition française de faire « la guerre en dentelles ».

Notre matériel au départ de Versailles comprenait 20 voitures-ambulances, 2 voitures-camions (1 Renault et 1 Delaunay-Belleville), 1 torpédo de tourisme pour le lieutenant. A peine sortis de Versailles, notre commandant fait décharger le camion Delaunay-Belleville, selon les ordres reçus du Centre, et le renvoie au parc avec le conducteur Vivant qui fit partie en surnombre pendant quelques jours de notre section.

Ainsi allégée d'un de ses poids lourds, la section reprend sa marche avec une alacrité nouvelle. Le soleil luit toujours. Nous traversons à vive allure la campagne des environs de Versailles. De ces purs paysages en harmonie d'Ile de France des souvenirs historiques se lèvent de toutes parts. Nous songeons que les hordes prussiennes faillirent déshonorer de leur barbarie cette noble terre où s'épanouit la plus haute civilisation européenne. Nous éprouvons un vif sentiment de reconnaissance pour nos camarades et pour nos chefs qui nous ont épargnés l'invasion et qui ont sauvé par leur héroïsme tant de précieuses fleurs de notre Culture. Quel contre-sens n'eût-ce pas été que l'installation de toute une Bochie dans un cadre d'une telle finesse ! Ces pensées nous venaient à l'esprit tout spécialement lorsque nous traversions quelqu'une de ces cités où le passé a laissé des traces plus somptueuses : St Germain en Laye, dont nous longeons le château, Pontoise... Du reste, rien ne semble changé dans la vie et l'allure de ces petites villes coquettes et nous ne prenons conscience de l'état de guerre que beaucoup plus loin, quand nous traversons des champs encore sillonnés de tranchées hâtives, ou que nous rencontrons des équipes de terrassiers occupés à l'ébauche de fortifications volantes pour les cas improbables où l'ennemi, perçant nos lignes, reviendrait sur Paris.

Le soir de ce jour, 10 Décembre, nous atteignons Beauvais. Il fait nuit sombre quand nous alignons nos voitures sur la place Jeanne Hachette, derrière un correct convoi de petites voitures Panhard, destinées au service postal. Le maréchal-des-logis chef nous distribue des billets de logement et nous nous dispersons chez « l'habitant » qui nous fait, de divers côtés, le plus cordial accueil.

Beaucoup d'entre nous, non seulement recouvrent un bon lit, mais sont gracieusement invités à prendre part au dîner de famille.

11 Décembre

Le lendemain matin, refaits par une bonne nuit de repos, nous reprenons route à 7 heures 30 dans la direction d'Abbeville. Courte halte à Poix où l'invasion boche, quelques semaines auparavant, avait marqué son passage en faisant sauter un magnifique viaduc. Pendant cet arrêt, les hommes ont la bonne surprise de toucher leur solde de 10 jours. Le simple soldat insère avaricieusement dans sa poche la plus secrète les 50 centimes⁴ que ses loyaux services ont mérités. A une heure nous repartons pour Abbeville et le soir nous y parvenons, par pluie battante, sans grave accident malgré les routes boueuses et glissantes. Nous n'avons à déplorer qu'une manivelle faussée et un peu de verre cassé à la suite d'un embouteillage anodin. Nous campons au chevet de l'église St Gilles, beau et vieux monument gothique, et bientôt nous nous répandons à travers les rues d'Abbeville qui nous semblent, en dépit de l'averse, une aimable petite ville française. D'innombrables guerriers britanniques la parcourent en tous sens, soldats athlétiques au visage écarlate, aux yeux couleur de lac, qu'on dirait sortis d'un roman de Walter Scott⁵. Tout de kaki vêtus, amplement drapés dans leurs capotes aux larges plis, ils déambulent avec l'assurance et l'aisance de gens maîtres du sol. Quelques highlanders, fils des hautes terres d'Ecosse, mettent dans cette grisaille une note plus gaie avec les couleurs variées de leurs courtes jupes flottantes. De tous côtés nous arrive par bouffées l'âcre et mielleuse odeur du tabac blond.

12 Décembre

Dans la matinée du 12, nous procédons à la toilette des voitures ; une fontaine voisine nous permet de leur accorder de larges ablutions. Nous eussions accepté volontiers de faire une plus longue escale à Abbeville qui nous semble fort habitable et que nous n'avons aperçue comme Beauvais, que sous la pluie. Mais l'ordre arrive de porter ailleurs notre tente. Et à 11 heures 30 nous nous mettons en route pour **St Pol sur Ternoise** où l'on nous apprend que le général de Maudhuy, commandant la 10^{ème} armée, a fixé son quartier général. Depuis quelques temps déjà nous sentions que nous avions atteint la zone de guerre. Dans les moindres villages, jusque dans les fermes isolées, des détachements de toutes armes campaient ; Chaque maison semblait une ruche à soldats. A travers les rues de la petite ville de Frévent, nous avons même aperçu un fort parti de goumiers marocains, guerriers au teint bruni dont le regard fataliste, l'élégance cavalière sous les plis du blanc burnous évoquaient en nos mémoires le souvenir des grandes épopées africaines.

St Pol, comme il sied à un quartier général, regorge de troupes. Et c'est avec peine que notre convoi se fraie un chemin à travers ses petites rues sombres et étroites. Après maints arrêts nous arrivons péniblement sur le marché aux moutons où, dans une boue épaisse et noire, nos voitures s'amarrent pour la nuit, cependant que le maréchal des logis chef s'emploie à trouver un gîte à ses hommes. Ce n'est pas sans peine qu'il leur découvre un toit provisoire, derrière la mairie, dans le voisinage d'une bruyante maréchaussée. Pendant plusieurs jours, il nous faudra, chaque soir, promener nos couvertures de place en place et coucher parfois sur une paille plus humide que celle des cachots.

13 Décembre

Dès le lendemain, nous commençons notre service qui va consister pendant plusieurs jours, nous dit-on, à évacuer des blessés de la gare de St Pol sur les hôpitaux voisins. Le premier jour, nous transportons 15 blessés. Besogne modeste que, dans notre zèle de néophytes, nous ne demandons qu'à voir décupler.

16 Décembre

Une de nos voitures se rend à Maison Rouge pour le service de la vaccination. A nos conducteurs, presque chaque jour, reviendra cet office.

Ce même jour, la section est divisée en deux groupes dont l'un démarre à St Pol, tandis que l'autre s'en va camper à Aubigny pour s'y adjoindre à une section déjà ancienne qui ne suffit pas à la tâche dans ce coin sanglant d'Artois toujours agité. Les dix voitures ainsi détachées vont avoir un dur service de front à accomplir. Elles vont opérer, on peut le dire jusque sur les bords du volcan. Chaque jour - il serait plus exact de dire chaque nuit - elles vont être appelées dans l'un ou l'autre de ces villages tragiques, échelonnés le long de la ligne de bataille depuis Arras jusqu'à Lens, villages que des bombardements quotidiens ont écrasés et mis en ruines. Mont St Eloi, Estrun, Marœuil, Anzin... Par des routes coupées de fondrières très souvent transformées en lacs de boue, parfois submergées par la neige, ces voitures iront, sans lumière, sous la menace de l'obus allemand, chercher des blessés dans

la zone de combat pour les ramener à Aubigny, à Hermaville, à Frévin-Capelle. Pendant deux longs mois d'hiver, la plupart d'entre nous vont de la sorte s'initier aux rudes labeurs de guerre.

19 Décembre

Le maréchal-des-logis-chef se rend à Hesdin d'où il nous revient avec tout un assortiment d'effets d'hiver. Grande joie des hommes qui « touchent » des galoches et des chaussons fourrés et qui vont pouvoir évoluer impunément dans la boue. La grande disgrâce de St Pol, qui d'ailleurs n'a que de modestes attraits, c'est sa boue gluante et noire où nous enfonçons jusqu'aux chevilles, une boue qui jaillit de toutes parts sous les roues des automobiles et souille les maisons de ses éclaboussures jusqu'à la hauteur du premier étage. Mais les soldats français portent allègrement ces petits ennuis de la guerre ! Ils seraient presque heureux si le courrier daignait penser à eux et s'ils recevaient de temps à autre une lettre du pays. Mais depuis notre départ de Versailles, c'est-à-dire depuis dix jours, rien, pas la moindre carte ou lettre n'est encore parvenue à nous joindre. Malgré les instantes démarches, inlassablement réitérées du maréchal des logis Martin, la Poste demeure sourde et muette. Quand parlera le Sphinx ?

25 Décembre

Comme les peuples heureux, la section continue de n'avoir pas d'histoire. Le seul événement un peu marquant de la période pluvieuse que nous venons de traverser a été l'envoi d'une bombe par un aviatik⁶ allemand. Mais la bombe glacée que l'aviateur ennemi nous destina fusa piteusement au lieu d'éclater. Elle alla d'ailleurs choir dans un potager à plus de cent mètres de nos voitures où elle s'englua et s'étouffa dans la terre molle. Des mains légères vinrent l'y cueillir et la transfèrent avec précaution au Quartier Général. Des esprits sceptiques ont prétendu que notre section n'était pas objectif d'assez grande importance pour qu'une bombe lui fut exclusivement consacrée. Quelques garde-voies, avides de prestige, qui bivouaquaient à 200 mètres de là, revendiquèrent pour je ne sais quel pont de chemin de fer, ressortissant à leur surveillance, l'honneur d'avoir été visé. *Sub judice lis est*⁷. Le débat reste ouvert. Mais la S.S.A. 51 peut avec vraisemblance proclamer devant la bourgeoisie de barrière⁸ qu'elle a reçu maintenant le baptême du feu.

29 Décembre

Une de nos voitures montée par le maréchal-des-logis Lignot conduit à Béthune un officier d'état major. Au cours de ce voyage notre maréchal-des-logis se trouve être le héros d'une petite aventure qui eût pu avoir une conclusion tragique. Séduit par l'invitation de l'officier qu'il accompagnait, un peu de curiosité aussi le poussant, M. Lignot s'était avancé jusque dans le voisinage de nos batteries, sur une zone battue par l'artillerie ennemie. La présence d'un groupe fut-elle signalée aux canonnières boches ? On ne sait. Toujours est-il que soudain une marmite allemande tombe et éclate à la place même où quelques minutes auparavant stationnait le groupe. Le même jour, sur la route du retour un second incident se produisit. Mais empruntons aux notes de notre sous officier les traits de l'aventure consignés par lui dans leur première fraîcheur. Les choses valent toujours mieux en leur source, comme disait Pascal. : « *En route pour Aubigny, écrit M. Lignot, nous passons à Bully Grenay et arrivons à Aix Noulette. Le canon de 75 continue à faire rage. En arrivant vers le milieu du village, nous entendons une explosion plus sourde ; nous tournons une rue et nous voyons des habitants courir vers une maison écroulée. Les pierres et plâtras encombrant la route et une fumée épaisse nous cache notre chemin. Comprenant ce qui vient de se passer, nous traversons en vitesse. Une marmite, à la recherche des batteries de 75 toutes proches s'est égarée dans le village et a démoli une maison bordant notre route. Elle est tombée à 30 mètres de nous, quelques secondes avant notre passage. Il est certain que le hasard nous a favorisés, car quelques tours de roues de plus et nous étions en pleine explosion !* »

Année 1915

1er Janvier 1915

Un pâle soleil éclaire cette première journée d'une année qui sera sans nul doute, l'année de la victoire. Un nouveau courage nous vient à nous sentir introduits dans une ère nouvelle. Pour égayer un peu ce triste jour de l'an passé si loin des nôtres, le ministre de la guerre nous a gratifiés d'un supplément à l'ordinaire. Dès notre réveil, le brigadier Nicolas verse en nos mains tendues des noix, des oranges, du jambon. Enfin, largesse suprême, nous aurons le déjeuner au champagne. Encore allais-je oublier que nous touchons deux pommes par homme pour notre dessert. Et pour que la digestion de

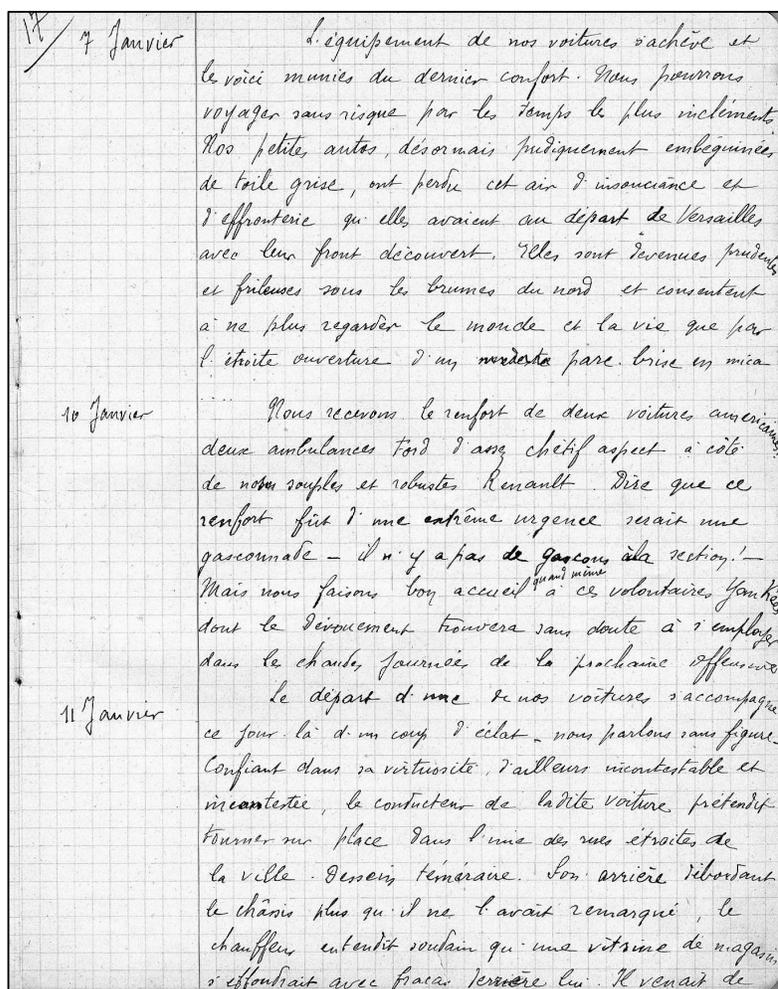
toutes ces choses fort comestibles soit parfaite, nous avons un magnifique cigare de dix centimètres bagué de tricolore, un cigare de député-égalité, fraternité ! pour fumer pendant la sieste.

Mais comme la guerre ne fait pas trêve, même aux dates les plus solennelles, il nous faut dès ce premier jour de l'année transporter des blessés et des malades évacués des lignes de feu. Le total pour ce jour ne fut pourtant que de 48 blessés.

4 Janvier

Les jours se suivent et se ressemblent terriblement. La pluie toujours, l'implacable pluie ! Nos voitures marchent tout de même. Et la dextérité de nos chauffeurs est telle que les dérapages sont inconnus à la section. Certaines pentes de l'Artois ont beau être plus glissantes que la pente bien connue du vice, aucun de nos conducteurs ne s'est encore laissé choir au fossé.

Ce jour est à marquer d'une croix blanche. Les hommes reçoivent un cantonnement stable. Grâce à la diplomatie de nos chefs, la section connaîtra la volupté d'un toit fixe. Nous étions enfants de Bohême et nous n'avions pas une pierre où reposer nos têtes. Nous aurons désormais un vaste appartement clos aux murs blancs et nets où, dans la paille fraîche nous ferons des rêves dorés, en attendant la victoire. Cette position nous sera d'autant plus chère que la conquête en fut plus âpre. L'instinct de propriété qui dort dans toutes les âmes humaines s'est réveillé chez nous, et les moins respectueux du bien d'autrui se sentent devenir soudain rigides conservateurs.



7 Janvier

L'équipement de nos voitures s'achève et les voici munies du dernier confort. Nous pourrions voyager sans risque par les temps les plus inclements. Nos petites autos, désormais pudiquement embéguinées ⁹ de toile grise, ont perdu cet air d'insouciance et d'effronterie qu'elles avaient au départ de Versailles avec leur front découvert. Elles sont devenues prudentes et frileuses sous les brumes du nord et consentent à ne plus regarder le monde et la vie que par l'étroite ouverture d'un modeste pare-brise en mica.

10 Janvier

Nous recevons le renfort de deux voitures américaines, deux ambulances Ford d'assez chétif aspect à côté de nos souples et robustes Renault. Dire que ce renfort fût d'une extrême urgence serait une gasconnade – il n'y a pas de gascons à la section ! Mais nous faisons bon accueil quand même à ces volontaires yankees dont le dévouement trouvera sans doute à s'employer dans les chaudes journées de la prochaine offensive.

11 Janvier

Le départ d'une de nos voitures s'accompagne ce jour là d'un coup d'éclat – nous parlons sans figure. Confiant dans sa virtuosité, d'ailleurs incontestable et incontestée, le conducteur de la dite voiture prétendit tourner sur place dans l'une des rues étroites de la ville. Dessein téméraire. Son arrière débordant le châssis plus qu'il ne l'avait remarqué, le chauffeur entendit soudain qu'une vitrine de magasin s'effondrait avec fracas derrière lui. Il venait de faire à son tour l'expérience que tout ce qui brille est éphémère. Melle Angèle Cayat, propriétaire du magasin vint contempler avec mélancolie la plaie béante qui s'était ouverte en sa devanture. Peut-être songea-t-elle comme Polyeucte : « *Qu'ayant l'éclat du verre, elle en avait la fragilité* »¹⁰.

13 Janvier

Le matériel de la section s'enrichit d'une camionnette Delaunay-Belleville dont l'aide ne sera pas superflue. Cette voiture, il est vrai, a plus de grâce que de capacité. Mais en dépit de son appellation diminutive, elle pourra fournir un refuge à d'humbles objets dont s'encombre une voiture-ambulance au détriment du service sanitaire. Avec le fort camion-cuisine du brigadier Nicolas - si les voitures ont un sexe - elle forme un couple élégant et bien assorti. En même temps que d'une voiture, la section s'accroît d'un conducteur, Dunand, portant costume d'artilleur en parlant le plus pur montmartrois...

31 Janvier

Retour au bercail - ne disons pas des enfants prodiges car ils méritèrent par leur belle conduite d'être offerts en exemple à leurs camarades d'Aubigny - mais plutôt des enfants prodiges qui reviennent avec l'auréole d'une courte mais brillante campagne sur les lignes du feu. Ils n'ont d'ailleurs pas perdu une plume de leur panache sous le feu de l'ennemi. Ils reviennent avec un matériel intact et une audace qui n'a pas déclinée.

1er Février

La section pose devant l'objectif d'un photographe. Dans un pur et clair paysage de neige sur la place du marché saint-polois dont les immondices se sont vêtues d'hermine, nos voitures se rangent en demi-cercle, développant une courbe gracieuse. A l'avant de leurs autos, accoudés sur les ailes avec une élégante nonchalance, les conducteurs se campent en des attitudes avantageuses. Ils cambrent la taille, tendent le jarret, bombent le sternum, cherchent pour chacune de leur main une position esthétique, puis livrent avec confiance à la postérité leur silhouette étudiée. Le groupe est, sans contredit, délectable à contempler et ceux qui dans l'avenir verront son image concevront une haute opinion des automobilistes français pendant la guerre...¹¹

4 Février

En vue de prévenir les pernicieuses entreprises du bacille de la typhoïde - microbe qui n'est pas, si l'on peut dire, dans une musette - le service sanitaire inocule une première dose de sérum à la moitié de la section. Ce sérum prélevé, dit-on, sur le cheval communiqué, ainsi qu'il sied, une fièvre de cheval à quelques-uns des plus solides conducteurs du groupe. Ils ne se plaignaient pas tous, mais tous étaient frappés. Pendant deux jours on les vit mener une mourante vie. Pâles et moroses, ils erraient à travers le cantonnement comme les morts de l'Hadès dans les champs d'asphodèle¹². Aucun néanmoins ne protesta contre cette épreuve salutaire. Chacun eut la sagesse de se dire : « Mon petit, c'est pour le bon motif ! »

5 Février

Le maréchal-des-logis Lecomte embarque sur une de nos voitures en partance pour Vermelles, village ruiné qui fut, on s'en souvient, le théâtre d'un fait d'armes historique¹³. Il espère trouver là parmi les ruines le thème de quelque haute rêverie. Il va être servi dans toute la mesure de son attente. A peine avait-on pris pied dans Vermelles qu'un formidable bombardement l'enveloppe, lui et ses compagnons de route. Mais n'étant pas homme à ployer le front sous la rafale, il considère d'abord tout ce fracas boche « *d'un sourcil plus que stoïque* »¹⁴. *Impavidum ferient ruinae*¹⁵ Puis réfléchissant que le

courage n'est pas la bravade, cependant que la plupart autour de lui s'en vont d'une course panique chercher l'abri d'une cave tutélaire, il exécute sans désarroi avec ses conducteurs une belle marche en retraite vers le refuge de ses compagnons, en attendant que s'apaise l'ouragan de fer qui vient d'éclater...

13 Février

On procède à la deuxième séance de vaccination et de nouveau les hommes de la section se transforment en « *chevaliers de la triste figure* »¹⁶. La sédition intestine provoquée par le sérum semble cependant moins violente qu'à la première pique. Le lendemain ils étaient sou-ri-ants. Désormais immunisés, les automobilistes peuvent, comme le Cid, baiser la main des lépreux, manipuler les typhiques, boire les eaux les plus troubles, absorber les plus louches nourritures, sans avoir à craindre aucune contagion. Ils sont, pour l'audacieux bacille du typhus, comme le Jardin fermé dont parle l'Écriture.

Ce même jour, le maréchal des logis Martin faillit, par suite d'une erreur d'aiguillage, s'engager sous la mitraille allemande. Notre voiture américaine ayant reçue une mission pour Beaumetz, M. Martin, à l'exemple de César, lui avait « confié sa fortune. »¹⁷ Comme la carte indiquait un village de ce nom aux environs d'Arras, à toute allure on file vers la grande ville bombardée. Dans Arras, petit arrêt pour la visite des ruines. Un obus venant à passer dans le ciel, M. Martin lui fait la politesse de le saluer de la tête. Puis on reprend la route vers Beaumetz dans la direction des tranchées. Sans le savoir, nos automobilistes couraient au péril. Par bonheur, au moment où ils allaient s'engager sur une route battue par l'artillerie ennemie, une sentinelle les avertit du danger. Avec le sang-froid de batracien particulier à sa race, le conducteur américain qui pilotait la voiture fait volte-face instantanément et l'on repart vers un Beaumetz moins scabreux, celui justement que les ordres, vérifiés, prescrivaient d'atteindre¹⁸. Cette fois encore la tragédie qui s'ébauchait s'achève pacifiquement...

18 Février

Sur le soir du 18 Février huit de nos voitures sont réclamées d'urgence pour renforcer la section sanitaire d'Aubigny. Une chaude affaire s'étant produite sur le front d'Arras, il se trouve que de nombreux blessés doivent être évacués sans retard. Nos huit voitures vont travailler la nuit entière dans les ténèbres et la boue, et transporter, à elles seules près de 200 blessés...

20 Février

Départ de maréchal-des-logis Lecomte pour l'école des élèves officiers de Beauvais. Ses bons services et sa distinction l'ont fait désigner en première ligne par la Direction automobile pour une promotion éventuelle. La section l'accompagne de ses vœux et de ses regrets...

24 Février

Le soir de ce jour il y eut grand bruit dans le petit Landerneau artésien où nous avons nos quartiers d'hiver. Le sommeil commençait de clore nos paupières.

C'était l'heure indécise où les lions vont boire¹⁹. Soudain toute la petite ville fut secouée par le bruit d'une formidable explosion. La terre et les vitres tremblèrent. Des personnes bien douées du côté de l'imagination prétendirent avoir été soulevées à plusieurs centimètres du sol et l'on se mit à formuler de terrifiantes hypothèses sur l'origine de ce fracas. Plusieurs avaient aperçu dans les profondeurs du ciel un aviatik aux ailes noires, d'autres avaient nettement discerné la silhouette d'un grand zeppelin²⁰ fantôme... Le lendemain on apprit qu'une poudrière avait éclaté à Bruay²¹ par la faute d'un imprudent fumeur...

1^{er} Mars

Nous entrons avec plaisir dans ce mois de Mars que les anciens avaient dédié au dieu de la guerre, en lui donnant son nom. Les premiers rayons du soleil, - si timides et furtifs soient-ils - nous semblent annonciateurs de printemps, de la bataille décisive et de la victoire. Nous chantons allègrement. *Manon, voici le soleil !*²²... La lumière plus chaleureuse nous redonne l'entrain et la gaieté que trois mois de brume, de neige et de pluie ont un peu étouffés. Nous nous sentons de nouveau, comme il sied en ce mois de Mars, des âmes martiales...

19 Mars

Dans l'après-midi de ce jour, à deux heures, le capitaine Maurice Binder, député de Paris, passe en revue le personnel et le matériel de la section. A l'heure fixée, les voitures prennent leur bel

alignement habituel et les hommes se rangent à l'avant, dans leurs plus élégants atours. Les moteurs et les carrosseries ont un éclat de bon aloi qui vient d'un entretien journalier et non pas d'une sollicitude circonstancielle. Le capitaine Binder fait un examen minutieux des voitures et daigne manifester une satisfaction très vive. Il déclare au lieutenant Frison que sa section est la plus belle et la mieux tenue qu'il ait encore inspectée. Le lieutenant transmet aux hommes ces félicitations et leur donne un témoignage matériel de son contentement. Puis, comme l'homme ne se nourrit pas seulement de pain et ne s'abreuve pas seulement de vin, mais de toute parole qui élève l'âme, le lieutenant adresse à la section l'ordre du jour suivant : « *Le lieutenant est heureux de transmettre aux sous-officiers, brigadiers et conducteurs de la 51^{ème} section sanitaire les félicitations du capitaine inspecteur de la Direction du service automobile de la 10^{ème} armée pour la bonne tenue du matériel roulant. Il y joint ses félicitations personnelles, sachant qu'il pourra compter dans un avenir prochain sur le dévouement et la bonne volonté de ses subordonnés en toute circonstance. Il ne doute pas que tous, anciens dont il a pu déjà apprécier les services dans l'Argonne, et nouveaux conducteurs, incorporés à Versailles, marcheront dans la trace de leurs aînés et mettront tout leur zèle à bien entretenir le matériel afin d'évacuer rapidement et sans accros leurs camarades combattants blessés, lors de la reprise de la marche en avant de nos armées motorisées, moment qui ne saurait maintenant tarder.* »

21 Mars

Nous avons inauguré l'hiver à St Pol - Aubigny, nous y ouvrons le printemps. Il faut même reconnaître que c'est un vrai printemps, et que le soleil nous favorise d'un franc sourire. Nous avons assez maudit les pluies incessantes du long hiver pour bénir les bienfaits d'Hélios. Saint Pol et l'Artois ont certainement des agréments que nous serions ingrats de méconnaître, mais il serait peut-être audacieux de prétendre que deux saisons soient nécessaires pour en épuiser les charmes. Souhaitons, pour l'ouverture de l'été, d'être bien loin, accompagnant comme le disait le lieutenant avant hier : « la marche en avant de nos armées victorieuses. »

2 avril

Sur la proposition du lieutenant, ce deux avril, le maréchal des logis chef Adam est promu adjudant et le brigadier Moitié maréchal des logis. Les deux nouveaux promus reçoivent les félicitations de la section à laquelle ils demeurent affectés.

19 avril

L'adjudant reçoit pour son service personnel une voiture Hupmobile ²³ pilotée par le conducteur Audran.

21 avril

La direction du service automobile demande au lieutenant Frison de donner deux de ses brigadiers à une section de transports de personnel. A son vif regret, le lieutenant se voit obligé de se séparer des brigadiers Roche et Doutré qui emportent l'estime de leurs chefs et de leurs camarades. Le maréchal des logis Lignot part pour Doullens afin de prendre le commandement du groupe qui s'y trouve détaché.

25 avril

Dans la soirée de ce jour, vers 10 heures, quand déjà nous étions tous paisiblement endormis, nous parvient au cantonnement l'ordre tant souhaité d'avoir à nous préparer pour le départ, le lendemain de grand matin. Cette nouvelle inattendue communique une fièvre joyeuse à toute la section. Les pronostics et les hypothèses les plus épiques s'ébauchent et prennent leur vol à travers notre camp en rumeur. Sur ces entrefaites, les cinq voitures détachées à Doullens rentrent à Saint Pol, conduites par le maréchal des logis Lignot. Le ronflement des moteurs dans la nuit vient encore surexciter les imaginations en mettant dans l'air comme un mystérieux bruit de bataille. Bien peu d'entre nous aurons cette nuit-là le calme nécessaire pour dormir. Ceux qui néanmoins réussiront à fermer l'œil feront des rêves aussi glorieux... comme celui de Detaille ²⁴.

Nous ignorons encore sur quel front de combat nous serons appelés à opérer, mais le lieutenant Frison a déjà reçu l'ordre d'avoir à conduire sa section vers les lignes de Belgique. Depuis quelques jours les bords fameux de l'Yser sont redevenus le théâtre de luttes meurtrières. Les Allemands, profitant d'un récent dégarnissement de nos lignes en Flandre belge, ont attaqué par grandes masses avec l'appoint nouveau de gaz asphyxiants ²⁵. Ils ont espéré, grâce ainsi à la surprise de leur chimie, faire la trouée décisive. Cette fois encore leurs espoirs seront déçus. Le Français plie et ne rompt pas ;

après un léger fléchissement d'un jour, il aura la plus magnifique reprise. Les corps d'armée que nous avons vu descendre de Belgique vers Arras pour y épauler l'offensive de Pétain, remontent hâtivement vers le Nord. Dans la nuit du 25 des centaines de camions automobiles, que nous rencontrons le lendemain dans leur trajet de retour, ont reconduit vers leur ancien secteur les 9^{ème} et 11^{ème} corps. Nous sommes appelés à l'honneur de les accompagner. La 51^{ème} section sanitaire aura la périlleuse faveur de travailler sur l'extrême front. Fiers de la confiance qu'on nous témoigne, nous chantons gaiement, en faisant nos derniers préparatifs, la Chanson du départ²⁶. Nous quittons sans regret ce paisible Saint Pol où nous avons passé l'hiver sans émoi ni grand péril. Nos besognes y étaient peu militaires et nous aspirons à mieux faire. Nous prouverons que la petite cité artésienne n'aura pas été pour nous une amollissant Capoue²⁷. Nous y aurons fait la veillée d'armes.

26 avril

Au matin du 26, dès 6 heures, la section, sur pied depuis 4 heures, est prête à prendre la route. Le départ est donné vers 7 heures. Nous défilons par la rue qui longe le boueux marché aux moutons, où nous avons stationné tout un pluvieux hiver. Nous lui adressons un adieu avec mélancolie, et nous filons à bonne allure dans la direction de Bergues où nous ferons escale, quelques heures, pour déjeuner. Un bref arrêt aux abords de Bergues, devant les fossés pleins d'herbes aquatiques, nous permet de prendre comme un avant goût de la bataille prochaine. Un fracas de canonnade nous parvient. Le tir est si rapide et si serré que nous ne percevons qu'un roulement continu comme de vingt tonnerres combinés. Pendant plusieurs jours ce grondement indistinct ne cessera pas. Nous faisons notre entrée dans Bergues, qui n'a pas encore été désolée et vidée par les bombardements. La petite ville est pimpante et gaie, fièrement cambrée dans le corset de ses vieux remparts de pierre, spiritualisée par ses fins clochers gothiques. Elle représente en vérité la noble figure des cités chargées d'histoire. Nous allons poser notre camp volant sur la grand' place, devant son bel hôtel de ville dont la façade s'est enfin creusée d'une modeste niche pour y abriter l'effigie de Lamartine, le grand député de Bergues. Après un frugal déjeuner sur le pouce, nous avons le temps de faire un petit pèlerinage littéraire à la statue, minuscule, du noble poète. Nous contemplons un instant l'hôtel de « La Tête noire », où il écrivit l'un de ses plus vigoureux pamphlets au soir d'une élection malheureuse²⁸.

A midi, nous reprenons notre marche vers le front de Belgique. A deux heures, nous atteignons Rexpoede, gros village frontière où nous espérons faire un arrêt de quelque durée. Pendant que le lieutenant va prendre des ordres à la direction des étapes, nous nous installons comme pour une permanence de plusieurs jours. Nous campons sur la place principale, derrière l'église. Déjà plusieurs conducteurs se sont installés pour la nuit, quelques-uns font le tour du propriétaire dans le village, en écoutant la proche canonnade dont le formidable grondement s'est précisé, cependant que les cuisiniers préparent hâtivement le repas du soir. Autour de la marmite qui ronfle allégrement, nous sentons s'aiguiser nos appétits que le grand bain d'oxygène a dès longtemps mis en train ; nous échangeons d'innocentes plaisanteries, en hommes qui n'ont aucune immédiate préoccupation, quand nous arrive brusquement l'ordre d'avoir à poursuivre sans délai notre marche en avant. En dépit du proverbe *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*, nous donnons audience sans mauvaise humeur à cet ordre de nos chefs. Nous refoulons les impétueux désirs de bonne chère que les fumets de cuisine avaient tout à l'heure allumés, et nous partons l'estomac vide, mais l'imagination pleine de beaux rêves vers l'aventure. Nous franchissons la frontière belge, dépassant sur la route encombrée de convois, une pittoresque et longue chevauchée de goumiers marocains. A la vue de ces maigres cavaliers bruns, si calamiteux quand ils quittent leur cheval, mais si élégants quand ils sont en selle, toute une vision de l'Orient pouilleux et somptueux à la fois, se lève devant nos yeux. D'ailleurs, les spectacles de guerre se multiplient sur notre passage, à mesure que nous approchons de la bataille. Les routes sont obstruées par d'innombrables et bizarres véhicules qui souvent ralentissent notre marche. Pourtant, nous atteignons **Poperinghe**, terme de notre étape avant la nuit.

Le souvenir de notre entrée dans la petite ville belge restera longtemps fixé dans nos mémoires. Les Boches firent donner, semble-t-il, pour notre bienvenue au combat, la grande fanfare. A peine avons-nous franchi les premières maisons du faubourg sud-ouest qu'une rauque détonation retentissait sur notre droite. En même temps, par le toit fracassé d'une maison voisine, s'échappait une lourde colonne de cette fumée opaque et noire qui caractérise les explosions allemandes. Bien des fois, dans la suite, nous devions revoir, à de moindres distances encore, ces gros nuages de fumée boche qui semblent être à eux seuls comme l'image d'une civilisation sans légèreté ni finesse. Nous n'eûmes d'ailleurs que quelques minutes à attendre pour assister à la répétition du phénomène. Une fois, l'explosion se produisit sur la gauche à 50 mètres de notre première voiture. L'obus était sans doute de poids car un bel éclat d'un kilo vint, en ricochant sur la route, heurta la voiture du lieutenant, creusant une profonde entaille dans les rayons d'une de ses roues. Décidément, nous arrivions à la minute

propice. Les Boches inauguraient ce soir-là les petits bombardements presque quotidiens dont ils allaient favoriser Poperinghe pendant plus de deux mois. Nous nous avançons stoïquement sous le feu. Le convoi garde sa belle ordonnance. Visiblement, les conducteurs gouvernent leurs nerfs. Excellent augure pour la suite des opérations. Le soir même, au surplus, ils vont avoir à montrer leurs qualités guerrières.

A peine le convoi s'est-il rangé, d'après les ordres reçus, le long des bâtiments de la gare, que le bombardement recommence avec une nouvelle vigueur. Un obus de fort calibre tombe sur le café qui fait face à la gare, et couvre de briques et de plâtras les voitures qui s'étaient rangées devant sa façade tutélaire. L'une d'elles a son capot faussé, une autre son toit défoncé. Un nouvel obus tombe encore près de nous, au croisement des routes d'Elverdinghe et de Vlamertinghe. Les hommes de la SS 51 demeurent impassibles ; quelques-uns seulement cherchent derrière les grands arbres de la route un légitime mais illusoire abri.

On nous annonce alors que la soupe, en dépit des vicissitudes qui ont gêné sa préparation, nous attend. La section mange avec un tranquille appétit, debout, comme les vieux hébreux, le long de la route. L'émotion ne l'étrangle pas. Pour pimenter son léger repas et lui ajouter comme une fine saveur de poudre, un obus survient encore parmi nous, il a d'ailleurs la sagesse de ne faire aucun dégât dans nos rangs.

Le lieutenant revient à ce moment de la DSA ²⁹ et nous annonce que nous avons ordre de cantonner provisoirement auprès de la gare devant les magasins avec marchandises. La position n'est pas de tout repos comme on vient de s'en apercevoir. Il est de toute évidence en effet, que les projectiles boches qui se sont abattus sur Poperinghe pendant la soirée, visaient à détruire la gare. Et la petite fête ne semble pas terminée. Effectivement, les voitures n'avaient pas encore achevé de prendre leur rectiligne rangement devant la gare avec marchandises, qu'une forte marmite explose au champ prochain et projette ses éclats jusque sur nous. En dépit du risque, les conducteurs s'installent pour la nuit dans les greniers de la gare. Tandis que la majorité de la section s'apprête à dormir sous le bombardement, cinq voitures sont détachées sur Vlamertinghe avec mission d'évacuer vers Poperinghe les blessés qui attendent dans les ambulances de ce village déjà terriblement saccagé par l'artillerie ennemie. Les cinq voitures de service commandées par le maréchal-des-logis Moitié, font presque vers minuit la navette entre Vlamertinghe et Poperinghe. Sur cette large route flamande, principale voie d'accès vers Ypres, par cette nuit d'Avril pure et fraîche, le spectacle guerrier est d'une beauté saisissante. Au fond de l'horizon, à huit kilomètres de notre droite, une grande lueur d'incendie enveloppe cette malheureuse ville d'Ypres dont la noble silhouette se dessine, toute proche, semble-t-il, dans la lumière des flammes. La ville, cité d'art, continue de subir un martyre peut-être sans exemple dans l'histoire des guerres. Rien n'est émouvant comme de voir s'anéantir implacablement tant de beauté, tant de richesse. Dans l'immense plaine flamande, sans aucune ondulation, les distances, comme sur la mer, semblent s'évanouir, et nous avons l'illusion de frôler le sinistre foyer qui dévore lentement un chef-d'œuvre humain ³⁰.

Sur la route, c'est le sourd tumulte et l'incessant va-et-vient des périodes d'action ; plus intense ici que nulle part ailleurs car nous cheminons sur les arrières de l'armée anglaise qui traîne après elle un peuple innombrable de chariots ravitailleurs ³¹. De grandes ombres kakis s'agitent posément dans l'ombre, nul cataclysme ne pouvant entamer l'impassibilité britannique ; des mules luisantes et fumantes hautes comme des chevaux harnachés de cuirs neufs, piaffent et se cabrent en entendant le ronflement des moteurs. Les pieds des chevaux, les roues des voitures arrachent du sol de brèves étincelles. De temps à autre un engorgement se produit à la rencontre de deux convois. Les trompes et les klaxons font entendre d'impatients appels, sinistres dans la nuit, alors surgit, on ne sait d'où, quelque bienfaisant spectre brun, armé d'un petit drapeau, et qui, toujours imperturbable, comme au détour d'une rue de Londres, rétablit d'un geste tranquille la circulation puis nous congédie de son traditionnel *All right !* Dans Vlamertinghe, aux trois quart écrasé par l'ouragan de feu, quelques obus tombent encore malgré l'heure avancée. De rares civils attardés profitent du calme relatif de la nuit pour enlever leurs objets les plus précieux. On sent une fièvre de fuite dans le beau grand village dévasté où flotte encore une vague odeur de gaz asphyxiant. A gauche du tournant sur la route d'Ypres dans l'église fraîchement éventrée, une ambulance déménage. A l'ambulance française, au centre du village, les majors ³² nous accueillent avec un soupir de contentement ; ils ont hâte de voir soustraits au bombardement leurs malheureux blessés que le danger persistant rend un peu fiévreux. Nous en chargeons un convoi, et de toute la vitesse de nos petites Renault nous courons vers Poperinghe, à travers les ténèbres, pour revenir aussitôt à Vlamertinghe prendre un nouveau chargement. L'évacuation terminée, nous rentrons vers minuit à notre cantonnement de Poperinghe, mais nous n'y trouvons plus nos camarades. Le lendemain étant devenu plus pressant, vers les onze heures, le lieutenant avait jugé sage de conduire ses hommes

et ses voitures un peu à l'écart de la gare, et un kilomètre environ sur la route de Charleroi. C'est là que les cinq voitures de service rejoignent le gros de la formation.

27 Avril

Il n'y avait pas deux heures que la section, fatiguée d'un long voyage et d'un pénible service nocturne, se livrait aux douceurs du sommeil, qu'un nouvel ordre de marche lui parvenait. Il lui faut se mettre immédiatement à la recherche d'une ferme abandonnée où le Service de santé a établi provisoirement un poste de secours, et où se trouvent, paraît-il, un grand nombre des soldats français, blessés dans les derniers combats. Les indications que l'autorité médicale nous fournit sont des plus sommaires. Il fait nuit sombre. Personne ne peut nous guider ou nous éclairer, tous les civils ayant quitté la région. Nous savons seulement que la ferme en question s'élève sur les bords fameux du canal de l'Yser. La mission qu'on nous donne est donc assez épineuse pour de nouveaux venus au pays. La section néanmoins part de suite à la découverte sous la direction des maréchaux-des-logis Lignot, Martin et Moitié. Elle s'avance résolument sans égard aux difficultés de sa tâche jusqu'aux abords de Boesinghe dont on sait que les Allemands ont fait un enfer.

Pour quiconque sait avec quelles difficultés on obtient des civils ou des militaires en mission une indication précise sur la position des postes de secours qui se déplacent sans cesse au cours de la bataille, il n'y aura pas de surprise à apprendre que nos recherches furent vaines. Les quelques rares soldats errants que nous rencontrâmes ignoraient profondément l'existence de notre poste de secours. Courbés sous le poids du sac, ils ne répondaient à nos questions que par le regard ahuri de leurs grands yeux fatigués. Or, il y avait deux heures que nous cherchions. Nous étions entrés depuis longtemps dans la zone de tir efficace et le fracas de la canonnade nous entourait maintenant de toutes parts. De la légère éminence où nous étions parvenus nous dominions le gouffre où se développait obscurément la bataille. L'explosion des shrapnels³³ jetait sur notre plus proche horizon d'éphémères étoiles, d'innombrables fusées lumineuses jaillissaient, brusques météores, sur l'immense ligne de front. ; Une ferme incendiée par les bombes flambait à notre gauche et les eaux de la plaine marécageuse reflétaient à l'infini sa lueur sanglante. Spectacle néronien³⁴ auquel pour un peu nous laisserions séduire si nous pouvions oublier tout ce que suppose de douleur le drame qui se joue derrière le rideau lumineux dressé devant nous. D'ailleurs, nous ne pouvons plus nous attarder ici. Déjà le jour pointait et nous sommes si proches des lignes allemandes que nous pouvons, d'un instant à l'autre, être aperçus de leurs observateurs. La prudence conseillait de ne pas nous entêter dans notre exploration à travers une région complètement inconnue de nous. Nous rentrâmes à Poperinghe pour prendre un court sommeil. Il faisait déjà grand jour.

La matinée s'écoule sans incidents. Etendus paresseusement sur les banquettes de nos voitures, nous savourons dans un demi-sommeil réparateur la tiède matinée d'avril qui fait fermenter autour de nous la vaste plaine flamande. Sur ces entrefaites, le lieutenant Frison obtient de la Direction du Service de Santé des précisions sur l'exacte position du Poste de secours que nous avons vainement cherché pendant la nuit. D'après les indications reçus le poste que nous avons mission de desservir se trouve sur les bords du canal de l'Yser entre Boesinghe et Ypres, à 1500 mètres d'Ypres, en face de Bielen au point de soudure des armées françaises et britanniques. C'est l'endroit précis où le canal est traversé par un pont de bois qu'utilisent sans cesse les convois chargés de ravitailler les troupes en ligne. Cette circonstance rend la position fort délicate. Notre ferme-ambulance s'ouvre exactement sur le carrefour déterminé par l'intersection des routes Boesinghe-Ypres et Bielen-canal. Ce coin, qu'un bouquet d'arbres signale au loin, est sans discontinuer battu de l'artillerie ennemie qui sait l'importance de ce point de croisement pour nos armées. Pendant plus de quinze jours nous aurons à évoluer, de jour et de nuit, sur les bords du canal où vont affluer d'innombrables blessés.

Dès l'après-midi du 27, un premier convoi d'une quinzaine de voitures se dirige vers la ferme de l'Yser pour y commencer les évacuations. On peut dire, sans figure, que l'artillerie boche nous fit un chaud accueil. A peine nos voitures avaient-elles dépassé Bielen et débouché sur la petite route qui descend vers le canal, qu'elles se trouvent enveloppées vraiment par une trombe de fer. Heureusement, les obus dont les Allemands nous lancent une belle volée sont de petit calibre, de ces menus 77 à l'explosion médiocre qui envoient leur ferraille de trop haut et ne causent de gros dégâts que par hasard. Dès ce premier engagement pourtant quelques unes de nos automobiles reçoivent d'assez fortes contusions. Les conducteurs s'en tirent sans accroc. Ils reviennent avec leurs 50 blessés, tout guillerets d'avoir affrontés, sans y laisser de plumes, une grosse canonnade boche. Ils ont le sourire. Ils racontent avec un juste orgueil et quelque volubilité leur premier contact avec l'ennemi.

Chacun a sa petite vision de la bataille à évoquer. L'un a vu s'abattre à côté de lui une jolie mule

[Ici s'achève brutalement le 1^{er} cahier de route de Francis Vincent. Le second cahier, et les suivants, où se poursuivait certainement ce récit, est sans doute égaré quelque part dans les archives familiales. Si quelqu'un le retrouve, qu'il ne le jette surtout pas !

Il est peut-être aussi perdu à jamais, hélas !]

Notes

¹ *Depecker, présent à gauche sur la photographie de couverture, fut le compagnon de cabine de Francis Vincent. Ils gardèrent des relations amicales après guerre, et se rendirent visite.*

² « HP » : Chevaux-vapeur (Horse Power en anglais) unité qui exprime la puissance du moteur.

³ *Au début du conflit, les combattants français sont vêtus de l'uniforme traditionnel comportant un pantalon rouge et une capote bleu foncé, particulièrement repérable en rase campagne. Une nouvelle tenue « gris brouillard » ou « bleu horizon » sera progressivement distribuée. Quant à la teinte « feuille morte », qui s'apparente au kaki des troupes anglaises ou américaines, elle ne sera adoptée par l'armée de terre française qu'après la guerre.*

⁴ *Le « prêt du soldat » appelé de 2^{ème} classe, comme l'était Francis Vincent, se montait à 0,05 F par jour, payé tous les 10 jours de présence au corps, soit 50 centimes, auquel s'ajoutait une ration de tabac. Au front, chaque jour passé était payé 1 F 75. Par comparaison, un ouvrier qualifié gagnait au mieux 5 F par jour. Il est vrai que le combattant était habillé, logé et nourri...*

⁵ *Walter Scott (1771-1832) auteur écossais de romans historiques populaires (Ivanhoé, etc.).*

⁶ « Aviatik » : avion de guerre biplan allemand utilisé pour la reconnaissance aérienne et le bombardement léger.

⁷ « Sub judice lis est » : *Le procès est encore devant le juge. Citation du poète latin Horace (Art poétique), qui faisant l'histoire des différents genres de poésie, dit qu'on ne sait pas précisément qui est l'inventeur de l'épigramme.*

⁸ *La « bourgeoisie de barrière » désigne ici les unités territoriales voisines qui assurent la garde de la voie ferrée. Ce sont des hommes trop âgés pour être mobilisés sur le front, mais qui sont chargés de diverses tâches de surveillance à l'arrière.*

⁹ « embéguinées : une béguine est une femme, célibataire ou veuve, non religieuse, qui consacre sa vie à la piété au sein d'une communauté d'habitation, en particulier dans les Flandres. Elles portaient une coiffure caractéristique, qui pouvait faire penser à la nouvelle toiture de cabine des ambulances...

¹⁰ « Comme elle a l'éclat du verre, elle en a la fragilité » : citation de la tragédie intitulée Polyeucte (1646) de Pierre Corneille dont voici la phrase complète : « Toute votre félicité, / Sujette à l'instabilité, / En moins de rien tombe par terre, / Et comme elle a l'éclat du verre, / Elle en a la fragilité. » (Acte IV, scène 2)

¹¹ *Cette photographie n'est pas parvenue jusqu'à nous...*

¹² *Image empruntée à la mythologie grecque décrivant l'Hadès, le séjour des morts.*

¹³ *La commune minière de Vermelles entre Béthune et Lens, à 30 km environ de St Pol sur Ternoise, avait été occupée par les Allemands dès octobre 1914, et ne fut reprise qu'après deux mois de durs combats en décembre par les troupes anglaises et françaises.*

¹⁴ « D'un sourcil plus que stoïque » citation de « Défense et illustration de la langue française » (1549) de Joachim du Bellay « Quelques-uns de notre nation, qui n'étant rien moins que Grecs ou Latins, méprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en français. »

¹⁵ « Impavidum ferient ruinae » : *Les ruines du monde le frapperaient sans l'émouvoir. Citation du poète latin Horace (Odes III, 3).*

¹⁶ « Chevaliers de la triste figure », l'un des surnoms donnés par Cervantès au personnage de son roman « Don Quichotte »

¹⁷ *César lui a « confié sa fortune » : cette courte citation n'a pu être identifiée...*

¹⁸ La confusion avait été faite entre Beaumetz les Loges, ville à 25 km à l'est de St Pol sur Ternoise, située sur la ligne de front, et Beaumetz lès Aires, petit village à 20 km au nord, éloigné des combats.

¹⁹ « C'était l'heure tranquille où les lions vont boire. » : citation de Victor Hugo (La Légende des Siècles, Booz endormi). La mémoire de Francis Vincent a substitué l'adjectif « indécise » à l'original « tranquille »...

²⁰ « Zeppelin » : dirigeable allemand de grande dimension utilisé pendant la guerre pour l'observation aérienne.

²¹ Bruay en Artois se trouve à environ 20 kilomètres au nord-est de Saint Pol sur Ternoise.

²² « Marion voici le soleil » : premier vers d'une chanson populaire de Paul Delmet (1862-1904), intitulée « Stances à Manon » : « Manon voici le soleil / C'est le printemps c'est l'éveil / C'est l'amour maître des choses / C'est le nid dans le buisson / Viens éprouver le frisson / Du bleu de l'or et des roses. »

²³ « Hupmobile » : voiture de marque américaine construite à Detroit.

²⁴ Edouard Detaille (1848-1912) peintre français de scènes militaires. Son tableau le plus célèbre, « Le Rêve » (1888, Musée d'Orsay à Paris) représente une troupe endormie avant une bataille et qui rêve de gloire, symbolisée par un défilé céleste.

²⁵ C'est à Ypres, le 22 avril 1915 - trois jours seulement avant l'arrivée de la S.S.A. 51 - que les Allemands utilisèrent pour la 1^{ère} fois un gaz de combat, qui était alors du chlore. Face à cette attaque inattendue, les troupes françaises ayant subi de lourdes pertes, se replièrent en désordre, puis reprirent le lendemain leurs positions. (Plus tard, en 1917, les Allemands employèrent au même endroit un autre produit, le gaz « moutarde » dénommé ensuite « ypérite », en référence à la ville d'Ypres.)

²⁶ Chant (et non chanson) du Départ : célèbre chant révolutionnaire (1794) repris par les poilus de 1914. Ses premières paroles sont : « La Victoire en chantant nous ouvre la barrière... »

²⁷ Capoue : ville d'Italie du sud où l'armée carthaginoise sous les ordres d'Hannibal séjourna en 215 avant J-C, et, s'y livrant trop longtemps aux plaisirs de la vie, y perdit ensuite la bataille face aux Romains. « Les délices de Capoue » sont devenus une expression proverbiale tirée de l'historien romain Tite-Live, qui rapporte cet épisode des guerres puniques.

²⁸ Le poète Alphonse de Lamartine (1790-1869) exerça aussi diverses responsabilités politiques, dont celle de député de Bergues de 1833 à 1837. Le pamphlet dont il est question à propos d'un échec électoral date sans doute de 1848, où le poète, candidat à la Présidence de la Seconde République, n'obtint que 0,26 % des suffrages face en particulier à Louis-Napoléon Bonaparte, qui devint, après le Coup d'Etat de 1851, l'empereur Napoléon III.

²⁹ « DSA » : la Direction du Service de Santé.

³⁰ La ville belge d'Ypres, intégralement reconstruite, est inscrite de nos jours par l'UNESCO au Patrimoine mondial de l'humanité.

³¹ La zone du Front où la SSA 51 est affectée se trouve à la jointure des secteurs tenus par les forces britanniques et françaises.

³² « Major » : abréviation de médecin-major, qui était alors le titre porté par les médecins militaires.

³³ « Shrapnel » : Type d'obus d'origine anglaise qui explose au sol en projetant des billes.

³⁴ L'empereur Néron, devant le spectacle nocturne du grand incendie de Rome, en 64 après J-C, se mit à jouer de la lyre et à chanter...

Maurice Chéné

Carnets de guerre 1940 - 1945



Photographie de couverture : l'abbé Maurice Chéné en tenue de sergent d'Infanterie, vraisemblablement à la fin de son service militaire en 1923.

L'abbé Maurice Chéné (1901-1963) 2^{ème} enfant d'une fratrie de 7, a été ordonné prêtre du diocèse d'Angers en 1926. Il a été successivement surveillant à l'Institut Sainte Marie à Cholet, puis vicaire à Trémentines, et responsable de patronage dans deux paroisses d'Angers. Après la longue période de guerre, de 1939 à 1945, il a été curé de La Pouèze, puis, jusqu'à sa mort, de Brion. Encore séminariste, il a fait son service militaire de 1921 à 1923 au 135^{ème} régiment d'infanterie, qu'il a terminé avec le grade de sergent. Puis il a été mobilisé en 1939 au 403^{ème} régiment d'artillerie de défense contre avion (DCA) basé dans l'est de la France, avec le grade de sergent-chef. Pendant la « drôle de guerre » (septembre 1939 - mai 1940) cette unité a été vraisemblablement affectée à la protection de l'important nœud ferroviaire de Woipy, dans la banlieue de Metz.

C'est en tous cas depuis ce lieu qu'il a commencé ses premières notations, écrites au crayon très fin sur un almanach de poche de l'année scolaire 1940 de la Ligue Ouvrière Chrétienne, mouvement de l'Action catholique dont il était très proche. Les premiers mois de l'année, Maurice ne mentionne que des informations sur les différents lieux de cantonnement. Mais, après l'offensive allemande du 10 mai 1940, les notes se font plus complètes et précises, et, à partir du 14 juin, lorsque les lignes françaises de son secteur sont enfoncées, Maurice Chéné note : « Commencement de la pagaie ». Puis, le 19 juin, après une retraite désordonnée, c'est le début d'une longue captivité qui débute à Bains les Bains, puis à Epinal. Enfin, du 11 au 13 août, c'est le trajet tant redouté vers l'Allemagne jusqu'au Stalag XIII B de Nuremberg. Chaque journée de cette période de six mois, de mai à octobre 1940, est décrite en quelques phrases, suivant l'espace disponible, le dimanche autorisant quelques lignes supplémentaires, et chaque fin de mois la rédaction de quelques phrases de réflexions. Puis, l'almanach étant plein, les notations s'espacent, et cessent totalement en mars 1941, au 285^{ème} jour de captivité.

Mais Maurice ne sera libéré que beaucoup plus tard, à la fin de la guerre, en mai 1945, après 1823 jours d'interminable attente... Pendant ces cinq longues années, par manque de papier, ou par découragement, ces notations quotidiennes sont abandonnées. Une correspondance surveillée, et plus ou moins régulière, est alors entretenue avec la famille, et des amis proches, mais elle n'a pas été conservée. Quelques brefs échos peuvent en être seulement recueillis dans le Livre d'Or que tient alors sa mère, Marie Chéné-Vincent, concernant en particulier les circonstances de la « transformation » du statut de Maurice, passant, malgré son état de prêtre, de prisonnier de guerre interné en Stalag à celui de « travailleur libre » dans les Sudètes.

Enfin, au dernier jour du conflit, le 8 mai 1945, au moment même de la signature de l'armistice, les troupes américaines libèrent le secteur nord ouest de la Tchécoslovaquie, où Maurice se trouve alors. Il parvient à se procurer un nouveau petit carnet, et y reprend au crayon son journal, racontant en détails les péripéties de son voyage de retour, qui durera plus de deux semaines, et qui le conduira enfin, le 25 mai, auprès des siens, sur les quais de la gare d'Angers.

Pour resituer ce document dans son contexte humain et historique, des notes se sont avérées indispensables, en particulier pour préciser certains événements, itinéraires ou lieux à peine évoqués, et faire le tri entre les rares informations qui parviennent aux prisonniers sur leur sort, lié à l'évolution des événements internationaux et à la politique intérieure française. A cette période, beaucoup de « bobards » ou de « bouteillons » entretiennent en effet de faux espoirs, ou minent le moral...

Il faut remarquer aussi la grande préoccupation au sujet de la nourriture de ces hommes la plupart du temps affamés, leur attente des approvisionnements et des colis. Le menu de certaines journées est même souvent l'objet d'indications détaillées.

Mais, le plus émouvant sans doute, surtout pour un prêtre, est cette évocation, à plusieurs reprises, au Stalag XIII B proche de la ville, du son des cloches de Nuremberg. Son interrogation : « Quand entendrons-nous les nôtres ? » résonne comme les Psaumes bibliques de l'exil, qui devaient lui être devenus familiers...

Les deux carnets de guerre, de captivité et de retour à la liberté de l'abbé Maurice Chéné sont donc à la fois un document éclairant l'histoire troublée de cette période, et un beau témoignage humain et spirituel.

Almanach de 1940

Nom : Chéné (abbé)
Prénoms : Maurice
Date de naissance : 9 octobre 1901
Lieu de naissance : La Chapelle Saint Florent
Adresse : 4 rue Fournier, Angers (Maine et Loire)

Janvier 1940

Mercredi 3 : Woippy ¹

Vendredi 19 : Fillières ²

Février 1940

Mars 1940

Du jeudi 7 au jeudi 21 : 2^{ème} permission

Avril 1940

Vendredi 19 : Crusnes ³

Mai 1940

Samedi 11 :
Crusnes-Cité est évacué

Dimanche 12 (Pentecôte) :
Soir : départ de Crusnes bombardé par canon gros calibre.
Arrivée à Audun le Roman ⁴ à la sortie des vêpres de la Communion solennelle.

Mardi 14 :
Premières bombes à Audun.

Jedi 16 :
Bombardement d'Audun le Roman. 20 h : départ pour Mont ⁵. Descente de Nénette et de la voiture remorquée dans un trou de bombe. ⁶
Nuit à Mont.

Vendredi 17 :
Installation du nouveau cantonnement à Bonvillers.

Juin 1940

Jeudi 13 :

Départ précipité de Bonvillers avec toutes les troupes de la région. Nuit à Abbéville [*les Conflans*]⁷.

Vendredi 14 :

4 heures du matin. Embarquement à Conflans-Jarny⁸ (6 kms) Commencement de la pagaïe. Départ vers 10 h. Pont à Mousson. Nancy : départ à la nuit tombante

Samedi 15 :

Réveil à Ceintrey (panique de la population) On attend là jusqu'au soir : tamponnement sur la voie près de Mirecourt. Train en panne à une rampe.

Dimanche 16 :

Dans la nuit, 25 kms environ. Vers 10 h du matin, bombardement du train par 6 avions, 3 bombes tombent de chaque côté du convoi (3 blessés). Affolement : le 403 se perd dans les bois. A noter la conduite des officiers : seul un Cdt de Cie paraît.

15 h : recul jusqu'à Darney (Vosges) et Girancourt (37 kms). 2^{ème} bombardement.

Lundi 17 :

Journée assez reposante à Girancourt (12 kms ouest d'Epinal)

Mardi 18 :

Départ en camionnette à Epinal (12 kms) à la disposition de M. le Préfet. Journée mémorable avec tous les aspects de la déroute.

4 h : la résistance continue.

20 h : arrivée d'éléments motorisés⁹. Pont sauté. Faible résistance s'organise. Nuit assez calme.

Mercredi 19 (1^{er} jour de captivité¹⁰)

8 h : Quelques obus sur la ville. Toute la matinée bombardement et mitraille dans la ville. Officiers dans la cave. Civils blessés. 350 h. du 403¹¹ intacts.

Midi : bombardement diminue. Peu d'hommes mangent. Une partie de cartes.

4 h : les allemands arrivent et nous cueillent. 20 kms à pied. Chaleur. Eau. 2 nuits très courtes dans une prairie marécageuse. Froid le matin.

Jeudi 20 (2)

Départ 4 h. 12 kms jusqu'à Bains les Bains. Camp de concentration. 5000 ou 6000.

12 h : 1^{ère} distribution de lentilles avec un peu de viande. Pain à discrétion.

Les prisonniers affluent. On reforme le camp. 1/4 de bout de pain le soir.

Coucher au clair de lune, nuit fraîche.

Vendredi 21 (3)

D'autres arrivent encore, au moins 10.000 ce matin.

17 h : bruit dans la foule. L'armistice ? Les Belges s'en vont ?

« Ne faites pas de bruit, les canons vous tireront dessus. »

Après-midi, des arrivées, toujours. Nouvelles imprécises. Nourriture plus abondante.

19 h : la nouvelle de l'armistice se précise¹². Que de bobards !

Samedi 22 (4)

Et ce matin on se retrouve au moins 20.000 (soldats noirs, belges, espagnols¹³, civils, etc.) Il en arrive encore. 75.000 ? ?? Les prisonniers civils s'en vont. ?

On commence à jouer à la belote.

Les arbres s'abattent. Le camp commence à ressembler à un vaste marché. Pétrarades de temps à autre. Coups de feu pour inviter au coucher ? Nuée la nuit.

Dimanche 23 (5)

2^{ème} dimanche sans messe.

4 heures d'attente pour avoir la soupe.

10 h : on nous apprend que l'armistice a été signé hier soir, mais reste l'Italie. Et les suppositions les plus diverses se font sur la durée du séjour.

Il se confirme que le camp est de plus de 60.000 prisonniers. Pas de soupe ce soir.

19 h : la soupe arrive. Une partie de belote et on s'endort. Les coups de fusil ne manquent pas. Il y a plus d'animation dans le camp.

Lundi 24 (6):

Aujourd'hui on nous fait faire une liste nominative par section de 100. Pourquoi ??? On apprend qu'on peut écrire, et puis non. Les lettres partiront demain matin... L'Italie ne signe toujours pas l'armistice à son tour. 1 soirée, 1 nuit...

Mardi 25 (7)

... et 1 matin de pluie. Ce matin un bruit dans la foule : l'Italie a signé l'armistice à son tour¹⁴. La pluie continue jusqu'à 16 h. C'est un vrai cloaque. Demain, dit-on, en route pour Epinal.

Soir : la pluie a cessé, le soleil paraît. La nuit sera bonne.

Mercredi 26 (8)

Encore un peu de pluie dans la matinée. ; il fait un peu froid. ; partout les feux s'allument.

Midi : le camp n° 1 s'en va ; dans le nôtre, la pagaie s'organise. S'en va qui veut ; tous veulent partir ; beaucoup reviennent. Nous restons sagement à faire une bonne belote. La nuit est bonne.

Jeudi 27 (9)

Au réveil (3 h) il fait très frais. Les départs du camp de Bains reprennent dès 4 h, et se poursuivent sans interruption. Nous partons à 7 h ½ pour Epinal (16 h). 32 km. Fatigue, pluie, eau sur la route. A Epinal la population distribue des vivres de toutes sortes. Coucher à la caserne de la Vierge.

Vendredi 28 (10)

1^{er} jus en caserne. On s'organise. Logement passable, eau à proximité, beaucoup sont moins bien. Paille pour la nuit. Chacun est heureux d'avoir quitté Bains les Bains.

Samedi 29 (11)

La nuit a été bonne. La journée le sera moins. On a l'impression que le séjour ne sera pas très court. Règlement affiché : nourriture réduite, correspondances autorisées. Toute la journée, il a régné une atmosphère de pessimisme.

Dimanche 30 (12)

Messe au camp ce matin. 12 communions. Quelques prêtres seuls peuvent y assister. L'optimisme renaît et les bobards circulent : Pétain à Berlin, Londres et Berlin en feu¹⁵, la Paix signée demain comme l'a annoncé Hitler¹⁶.

Journée meilleure en raison de l'espoir donné par ces nouvelles sensationnelles et par le départ de quelques civils employés de la SNCF.

Juillet 1940

Lundi 1^{er} (13)

Messe et communion ce matin encore. Visite d'un aumônier de Nancy (?) qui prend nos noms et promet de revenir demain voir les prêtres.

Journée moins optimiste : la paix est-elle signée ?

Mardi 2 (14)

Aujourd'hui, peu de nouvelles. Réunion des Alsaciens-Lorrains, qui ne partiront qu'après la paix avec l'Angleterre, et qui pourront opter pour leur Province ou la France¹⁷.

Mercredi 3 (15)

Rien de nouveau... « Le camp où l'on s'ennuie ». On tue le temps en jouant aux cartes. On dort, on mange, on belote... Le 1^{er} août, dit-on, tous les prisonniers doivent être chez eux.

Jeudi 4 (16)

Journée semblable aux autres... Dans la soirée, un bruit circule : la libération serait proche. On abandonne les listes par équipes de travailleurs, et l'on prépare les fiches individuelles à la Kommandantur¹⁸.

Vendredi 5 (17)

Je puis dire la messe ce matin. Journée calme. Quelques bobards circulent à nouveau sur la proche libération, puis vers le soir il se confirme que des prisonniers d'Epinal, venant de Lunéville et de Belfort ont été libérés. C'est la joie partout.

Samedi 6 (18)

Les bobards, qui ont créé hier soir une si heureuse atmosphère, reçoivent ce matin confirmation : tous les prisonniers seraient rentrés chez eux le 14 ; nous partirions à partir de mardi.

19 h : demain matin, rassemblement général, les cultivateurs à part. Pour quelle raison ???

Dimanche 7 (19)

5 h 45 : le grand rassemblement prévu a lieu (pas de messe, infirmerie fermée). On répartit par professions dans les bâtiments. Les « divers » attendent jusqu'à 12 h 30 pour échouer au petit manège¹⁹. Matinée pluvieuse et triste. Bonjour les ????

17 h : la température remonte. On affirme que le camp doit être libre mardi soir. Dernier service chaud ce soir ? A l'affiche : la France rompt les relations diplomatiques avec l'Angleterre et bombarde Gibraltar²⁰.

Demain, 1500 rations de moins à la roulante.

Lundi 8 (20)

Matinée empreinte, comme beaucoup d'autres depuis quelques jours, d'un moindre optimisme. La Russie damerait la pilule à la Roumanie²¹. L'impression du matin persiste l'après-midi.. Aucun bobard nouveau, aucun départ : c'est un peu la grande déception. Et il arrive du ravitaillement.

Mardi 9 (21)

Tout est muet aujourd'hui dans le camp. On ne court même plus à la chasse aux bobards. On avait tellement cru à un départ pour ces jours-ci. L'approvisionnement se fait pourtant au jour le jour à midi. Je suis pris de douleurs qui me font souffrir toute la soirée et m'empêcheront de dormir la nuit.

Mercredi 10 (22)

On nous dit que le commandant du camp n'attend qu'un ordre pour nous libérer. Il semble qu'à la grille les civils ravitaillent plus librement (tabac, cigarettes, etc.).

Sur le soir, grande nouvelle : les Alsaciens-Lorrains partent demain et les autres seraient libérés à partir de lundi. Mes douleurs reprennent un peu à l'heure du coucher et m'empêchent de dormir jusqu'à minuit.

Jeudi 11 (23)

Les Alsaciens-Lorrains ne sont pas partis. Journée de pluie. Longue partie de piquet à 3 (fait bien passer le temps)²². Peu de bobards : l'Angleterre donnerait [*damerait ?*] la pilule à l'Allemagne ; et puis l'Angleterre implore la paix²³.

Le soir, bonne réunion des prêtres du camp (24). La nuit est meilleure, mais je dors moins bien sur la dure depuis mes douleurs. 15 jours de présence ici. [*Quelques mots illisibles*]

Vendredi 12 (24)

Messe ce matin à 9 h. Enfin les Alsaciens-Lorrains commencent à partir par groupes de 100 (3 jours de vivre, interdiction de prendre le train). Le Maréchal Pétain serait à la tête d'un gouvernement avec 5 généraux et 3 civils²⁴. Russie et Roumanie déclarent la guerre à l'Allemagne ?²⁵ Joseph reçoit d'un nègre, 1^{er} jus, le baptême du salut²⁶. Depuis hier, on joue beaucoup au piquet à 3 (J.-B. Pion, Joseph et moi)

Samedi 13 (25)

Messe. Les derniers Alsaciens-Lorrains partent. On parle beaucoup d'un départ prochain à pied (100, 200 kms même pour tous). Pétain, dit-on, déclare à la radio que tous les prisonniers seront partis le 21²⁷ Espagnols et belges partent demain.

Dimanche 14 (26)

4 messes sont dites ce matin pour les prisonniers. On estime de 3 à 4000 le nombre des assistants, soit le 1/3 des nôtres, la tenue parfaite, et le nombre des communiantes (50 environ.). Je confesse avec quelques confrères en faisant les 100 pas.

Rhume depuis 2 jours. L'atmosphère reste plutôt optimiste, sauf dans la soirée où un rapport de la Kommandantur a été remis ; le n° 1 des « Echos », donnant quelques nouvelles tendancieuses de la guerre avec l'Angleterre et annonçant que Pétain et Laval étaient à Vichy chargés d'établir une nouvelle Constitution²⁸.

A quand la libération ???

Lundi 15 (27)

Hitler aurait dit : considérer comme tués ou disparus les prisonniers non rentrés le 25-27²⁹.

Comme il arrive le lundi, journée assez morose : on n'ose plus parler de départ, et puis, dans l'après-midi : rassemblement de plusieurs bâtiments pour formation de compagnies de 100 et groupes de 10. Est-ce l'indice d'un proche embarquement ?

Dans la soirée, on croit que ce serait pour demain.

Mardi 16 (28)

Hélas, pas de départ aujourd'hui. Déception nouvelle. On partirait du 17 au 20. Evidemment, mes pessimistes croient que nous partirions en l'Allemagne. Dans l'après-midi et dans la soirée, le vent est aux mauvaises nouvelles. Il n'est plus question d'un départ de libération. La Kommandantur demande la liste des prêtres.

Mercredi 17 (29)

Aujourd'hui quelques provisions arrivent grâce à un abbé (beefsteak, œuf, fromage) ; cela fait le bonheur des 23 ecclésiastiques. Dans l'après-midi on apprend que 4 compagnies de 100 partent demain. Pour quelle destination ? De nouveau, il pleut des bobards, plutôt bons. L'Amérique aurait déclaré la guerre à l'Allemagne, Mussolini tué, et l'Italie en révolution, Trieste anéanti³⁰. Les nouvelles d'Allemagne plutôt mauvaises.

Jeudi 18 (30)

5 h : 900 prisonniers partent (3 compagnies au lieu de 4) ce matin en camions. Où ?? D'aucuns disent : Chalons sur Saône, d'autres Laon, pour travailler. Ils sont encadrés par 2 officiers français, ce qui fait que peu à peu on dit que c'est pour la libération. Un capitaine qui a déjà emmené 7 convois, dit-on, affirme que les prisonniers passent à Moulins et Chalon sur Marne³¹, pour être libérés après 2 ou 5 jours.

Mes douleurs m'ont repris un peu cette nuit. Journée bonne quand même.

Vendredi 19 (31)

Rassemblements nombreux aujourd'hui. Les 2000 (7 compagnies) prisonniers qui doivent partir demain : décidément ce doit être pour la libération. Réunion des prêtres avec le R.P. Flamant qui apporte un peu de pain. On dit qu'un prisonnier d'Epinal, parti hier en camion, était revenu à la grille, libéré. Un peu d'effervescence ce soir au camp en raison du départ de demain.

Mon bréviaire est retrouvé et adressé au camp par Mr Léon Humbert.

Samedi 20 (32)

Déception générale : aucun départ ce matin, le contrordre a été donné cette nuit. Les rassemblements se poursuivent cependant. On dit que le chiffre de 2100 serait dépassé pour le prochain départ, 3000 ? Un nouveau médecin-major est arrivé au camp : M. Dubois, de Cholet, ami de Ch Dalaine, originaire de Mesnil en Vallée.

Dimanche 21 (33)

Journée calme. Messes (4), comme dimanche, bien suivies. Sur le soir, les bobards reprennent à la réunion des prêtres. Les 900 prisonniers partis jeudi auraient bien été libérés immédiatement de Chalon sur Saône où ont lieu les opérations de démobilisation. Tout le camp partirait cette semaine. 4 roulantes

³² arriveraient demain. D'autre part, l'Allemagne offrirait la paix à l'Angleterre qui devrait donner sa réponse demain.

Lundi 22 (34)

Un lundi sans grande nouvelle, c'est un lundi un peu triste. D'ailleurs, la Madeleine pleure ³³. L'après-midi, visite de l'abbé Boulard, aumônier militaire, et d'une Jociste chargée de notre camp (gai rayon de soleil) Des cigarettes et du tabac arrivent par M. Humbert. A l'heure du coucher, bouteillon fameux : 6000 partiraient ces jours-ci : grand rassemblement demain. Le camp se viderait très rapidement.

Mardi 23 (35)

10 h : faisant suite aux rassemblements prévus hier soir, notre rassemblement a lieu ce matin : par blocs de 400 et groupe de 10, et non plus par compagnies. Et puis, dans l'après-midi, le calme revient avec un peu de déception : beaucoup ne veulent plus parler de départ. Il pleut toujours...

Mercredi 24 (36)

Aujourd'hui un rayon de soleil pour les prisonniers : une distribution de vivres est faite aux nécessiteux, confiée par le comité formé en ville aux prêtres. Je reçois aussi un peu de ravitaillement. Sur le soir, quelques bons bobards font penser que la libération des prisonniers est proche : plusieurs sont rentrés à Mirecourt.

Jeudi 25 (37)

Toujours le mauvais temps... Les Belges partent (2500, 150 du camp de la Vierge) On ne parle plus guère de notre départ... encore une fois ; des équipes de travailleurs s'en iraient faire les travaux à la campagne. Par ailleurs 2 civils auraient entendu déclarer à la T.S.F. que tous les prisonniers seraient libérés entre le 25 juillet et le 1^{er} août.

Vendredi 26 (38)

Je passe aujourd'hui 2 commandes à la jociste et à M. Humbert. Hélas ! les paquets qui arrivent sont distribués par ordre aux premiers venus ? 2^{ème} rassemblement dans l'après-midi... pour les chaussures, et à 8 h le soir 6 compagnies et 200 [cultivateurs ?] (2000) sont rassemblées. Sauf contre ordre, elles partiraient demain.

Samedi 27 (39)

Le départ prévu arrive enfin. Le rassemblement est même avancé : 8 h au lieu de 9 h 30 : 15 confrères s'en vont, et le petit groupe qui reste se charge de la distribution aux nécessiteux. Dans la journée certains se plaisent à faire croire que le départ était pour l'Allemagne... L'Angleterre bombarderait systématiquement l'Allemagne, usines Krupp, la Ruhr, etc. ³⁴

Dimanche 28 (40) XI^{ème} après la Pentecôte

Nouveau départ ce matin (1200). Un contingent (80) de cultivateurs emmène les chevaux à la frontière. Il en partirait chaque jour un bon contingent (de prisonniers). 2 messes ce matin seulement en raison des départs : je confesse un nègre. A nouveau une quarantaine de communions. Pendant ces semaines de captivité j'aurais fait plus de ministère que pendant les 10 premiers mois de guerre. La journée est bonne. Les 5 prêtres qui restent font bon ménage, réunion chaque jour à 2 h pour la récitation des Vêpres. Aujourd'hui on ne parle plus de départ pour l'Allemagne ; il se confirme que l'Angleterre attaque sérieusement l'Allemagne par avions.

Lundi 29 (41)

Pas une partie de piquet aujourd'hui, c'est vraiment bien extraordinaire. Les secours arrivent... difficilement malgré les ordres de la Kommandantur supprimant colis et visites, et la journée se passe à les distribuer. Visite de l'abbé Boulart qui ne peut nous donner aucune nouvelle. Il croit aux départs de prisonniers pour l'Allemagne, croyance qui s'accrédite beaucoup.

Mardi 30 (42)

Hitler, dit-on, aurait demandé 1.000.000 de prisonniers français pour libérer autant de polonais ³⁵. Il fait beau à nouveau depuis dimanche, par bonheur. Le soir bon dîner avec les abbés Végelle et Bucaret, qui partent incessamment. Le vin n'y manque même pas. Le soir, le moral monte : un rassemblement fait prévoir un départ pour demain

Mercredi 31 (43)

11 h : départ de 1000 : parmi eux, les 3 derniers confrères : nous ne restons que 2 prêtres au camp : l'abbé B[ucaret]. et moi, et assurons les distributions des vivres aux nécessiteux. Melle Colin, jociste, peut venir jusqu'au local : bonne visite... Et maintenant, avec un excellent ravitaillement, qui arrive aux prêtres (peu nombreux maintenant) de la Croix-Rouge, des Scouts, de la J.C.O.F.³⁶, de M. Imbert, on peut toute la journée s'occuper de faire une bonne distribution... A nouveau bon dîner le soir (frites, haricots verts, vin). Nous écrivons à La Chapelle par la J.C.O.F.

Notes de fin juillet :

Un mois de camp... A remarquer la psychologie très particulière du prisonnier, qui se raccroche à n'importe quelle nouvelle, pourvu qu'elle soit bonne, d'où la quantité et la qualité des bobards notés. Attitude toujours bienveillante des Allemands, qui ne maltraitent jamais : seuls les Juifs sont menés un peu durement : à la fin du mois, ils portent même un brassard rouge avec un J³⁷.

Août 1940

Jeudi 1^{er} (44)

9 h : tous les prisonniers français qui restent (exception faite des prisonniers de couleur, des sous officiers d'active) sont rassemblés. Mise au point d'effectifs, par groupes et numéros.. Après ce rassemblement, qui avait fait croire au départ, le calme revient : où sont partis les autres ?? On répond, suivant son tempérament... Distribution aux gars du Nord des colis des absents... Dîner (potage et blédine)

Vendredi 2 (45)

Premières nouvelles d'Angers, qui procurent grande joie : Melle Colin a pu, par la J.O.C.F. donner de mes nouvelles et avoir une réponse en un temps record : 12 j aller et retour. Journée bien remplie avec distribution de caleçons et de vivres. Dîner (omelette, frites)

Samedi 3 (46)

Rassemblement ce matin : départ annoncé pour mercredi ... On raconte que certaines lettres arrivent annonçant la libération de certains partis les jours précédents. Il fait très beau. Le moral se maintient. . Visite de R.P. Flamant qui laisse quelques pommes de terre nouvelles. Dîner (beefsteak, haricots verts, pommes cuites)

Dimanche 4 (47)

Messe de communion 7 h dans la petite chapelle du sous sol (15 communions) et à 9 h (4 communions), belle assistance recueillie. La journée passe vite : préparation de la visite de demain de Melle Colin (lettre) et Croix-Rouge. Des tracts anglais, dit-on, viennent d'être lancés sur la ville de Lens : « Les Allemands ont mangé vos groseilles, ils ne mangeront pas vos raisins. » Quelques prisonniers du camp, assure-t-on, sont libérés. On a démobilisé au 11 juillet jusqu'à la classe 30. Dîner : potage aux légumes, saucisse aux œufs, pommes de terre au beurre, prunes cuites.

Lundi 5 (48)

5 lettres m'arrivent ce matin par Melle Colin (4 d'Angers, 1 de La Chapelle) et 1 paquet parti d'Angers le 31. Encore une fois privilégié... Journée de distribution de vivres ; dîner troublé par un rassemblement qui n'a pas lieu pour nous (n° 10) : soupe aux légumes, beefsteak, carottes sautées, confitures. 1 autre lettre de La Chapelle m'arrive par le Dr Dubois.

Mardi 6 (49)

Dès le matin, rassemblement et départ de 2000, ce qui donne l'occasion à un tas de bobards de circuler : départ pour Trèves, Nord évacué à cause des bombardements anglais, etc... Dans l'après-midi, nouveau rassemblement pour nous : serait-ce pour le départ demain ? Non, pas encore, c'est heureux, nous attendons le ravitaillement demain...

Mercredi 7 (50)

La matinée est un peu plus longue dans l'attente de ces dames. Elles arrivent enfin à 11 h, mais hélas ! grosse déception, paquets et vivres doivent être déposés à la Kommandantur. Melle Colin réussit à me remettre l'essentiel : lettres et vivres, un bon morceau de veau pour le dîner. Le soir, nouveau rassemblement : partirait-on demain ? Soir : veau aux carottes.

Jeudi 8 (51)

Chacun se tient prêt, mais aucune nouvelle d'un proche départ ce matin. Un bon thé au lait pour nous remettre. Bonne partie de cartes l'après-midi, belote avec chef Lemoine. Et dîner : choux au lard et à la saucisse, pommes de terre nouvelles, prunes cuites. La journée est bonne. Je prépare une lettre pour Melle Colin et 1 pour Mme Boucherit. Les nuits sont meilleures maintenant avec sommiers en grillage.

Vendredi 9 (52)

Les consignes à la Croix Rouge sont encore plus sévères ce matin : c'est à peine si je puis remettre les lettres à Melle Colin. Nos vivres arrivent à peine : on sauve l'essentiel à l'infirmerie. Gendarmes et cheminots sont libérés (300 environ). Un discours du Mal Pétain fait croire à nouveau à notre prochaine libération. Bon dîner : beefsteak frites.

Samedi 10 (53)

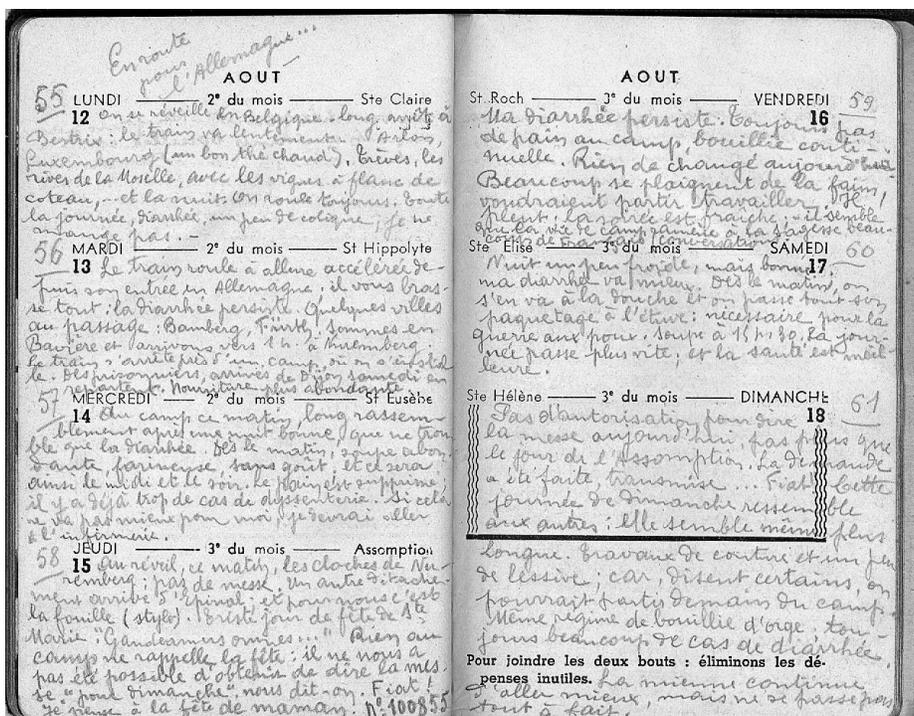
Départ du camp de tous les prisonniers de couleur (nègres, Algériens, Annamites, etc.) pour une autre caserne d'Epinal. 2 rassemblements aujourd'hui pour nous : 9 h 30 et 19 h 30 de 2 heures chacun. Enfin à 21 h 35 on apprend que l'ordre de départ est arrivé pour demain matin. Où ira-t-on ? On ne sait : France, Allemagne ? Dîner avant le rassemblement.

Dimanche 11 (54)

4 h 30 : messe et à 6 h, rassemblement pour le départ 9 h on quitte la caserne de la Vierge avec des vivres pour 2 ou 3 jours. A la gare Melle Colin apporte un peu de tabac, quelques vivres et le salut de la JOC. Elle a tellement su rendre notre séjour à Epinal plus doux... Nous prenons congé. Le train s'ébranle vers 10 h 30. Mirecourt, Nancy, Toul, Commercy. Resterait-on en France ? Puis à la nuit Verdun et Sedan. Sur tout le parcours visions de guerre, quelques dons de la population. Le soir tombe ; on ferme les portes des wagons. Nuit bonne ; mais il manque de ... commodités. Coliques. Bouteillons.

Lundi 12 (55) En route pour l'Allemagne...

On se réveille en Belgique. Long arrêt à Bertrix : le train va lentement. Arlon, Luxembourg (un bon thé chaud). Trèves, les rives de la Moselle, avec les vignes à flanc de coteau, ... et la nuit. On roule toujours. Toute la journée diarrhée, un peu de colique, je ne mange pas.



Mardi 13 (56)

Le train roule à allure accélérée depuis son entrée en Allemagne ; il vous brasse tout : la diarrhée persiste. Quelques villes au passage : Bamberg, Fürth. Sommes en Bavière et arrivons vers 1 h à Nuremberg. Le train s'arrête près d'un camp où on s'installe³⁸. Des prisonniers arrivés de Dijon samedi en repartent. Nourriture plus abondante.

Mercredi 14 (57)

Au camp ce matin long rassemblement après une nuit bonne que ne trouble que la diarrhée. Dès le matin soupe abondante, farineuse, sans goût. Et ce sera ainsi le midi et le soir. Le pain est supprimé ; il y a déjà trop de cas de dysenterie. Si cela ne va pas mieux pour moi, je devrai aller à l'infirmerie.

Jeudi 15 (58)

Au réveil, ce matin les cloches de Nuremberg : pas de messe. Un autre détachement arrive d'Epinal, et pour nous c'est la fouille (stylo). Triste jour de fête de Ste Marie. « Gaudeamus omnes... ». Rien au camp ne rappelle la fête : il ne nous a pas été possible de dire la messe. « Pour dimanche », nous dit-on. Fiat ! Je pense à la fête de maman
N°100855³⁹

Vendredi 16 (59)

Ma diarrhée persiste. Toujours pas de pain au camp, bouillie continue. Rien de changé aujourd'hui. Beaucoup se plaignent de la faim, voudraient partir travailler. Il pleut, la soirée est fraîche. Il semble que la vie de camp ramène à la sagesse beaucoup de français. Conversations.

Samedi 17 (60)

Nuit un peu froide mais bonne, ma diarrhée va mieux. Dès le matin on s'en va à la douche et on passe tout son paquetage à l'étuve : nécessaire pour la guerre aux poux. Soupe à 15h30. La journée passe plus vite et la santé est meilleure.

Dimanche 18 (61)

Pas d'autorisation pour dire la messe aujourd'hui, pas plus que le jour de l'Assomption. La demande a été faite, transmise... Fiat ! Cette journée de dimanche ressemble aux autres : elle semble même plus longue. Travaux de couture et un peu de lessive ; car, disent certains, on pourrait partir demain du camp. Même régime de bouillie d'orge ; toujours beaucoup de cas de diarrhée. La mienne continue d'aller mieux, mais ne se passe pas tout à fait.

Lundi 19 (62)

Pas de départ : le camp est consigné, dit-on, à cause de la dysenterie ; on parle de 10 cas mortels. Il semble cependant que le séjour ne saurait se prolonger : 1000 s'en iraient faire un autostrade.

Mardi 20 (63)

Il fait froid aujourd'hui comme en novembre chez nous. Dans la soirée quelques bouteillons : la libération en septembre jusqu'à la 22 ; la paix serait sur le point d'être signée. On attend plutôt le départ du camp. Ce soir 1^{ère} distribution de pain.

Mercredi 21 (64)

Journée de corvée sous la pluie. La matinée manœuvre de l'appel : 1^{er} travail bien fatigant. Après-midi de pluie, travail aux barbelés presque toujours à l'abri. On est mieux nourri. Mais voilà que l'humidité ramène mes douleurs : nuit mauvaise.

Jeudi 22 (65)

Le temps continue d'être pluvieux et froid : L'ennui gagne de plus en plus le camp. Pourquoi retarde-t-on notre départ ? Serait-ce en raison des pourparlers de paix qui se poursuivent, dit-on, ces jours-ci ? On se raccroche à cette lueur d'espoir qui comme tant d'autres risque de disparaître bien vite.

Vendredi 23 (66)

Ce matin nous renouvelons notre demande pour la messe, par écrit cette fois : c'est si vide une journée sans messe. Il se confirme que nous restons en raison de l'épidémie de dysenterie; nous ne sommes pas dans un camp mais dans un train qui ne roule pas. La nuit est très froide.

Samedi 24 (67)

Ce matin au réveil on se croirait en hiver. Beaucoup coupent leur couverture pour se confectionner des pull-overs. La consigne qui nous retient ici ne durera que 8 jours au maximum. Le soir on apprend avec joie que l'autorisation pour la messe est accordée.

Dimanche 25 (68)

Messes ce matin dans une tente vide à 8h et 9h. L'autel est dressé sur des paniers (2 autels) le 1/3 au moins des présents y assiste, 10 communions. Assistance recueillie ; c'est un vrai réconfort. Beaucoup semblent se raccrocher à la religion. L'annonce de la messe a été bien accueillie dans toutes les tentes. La journée en est bien meilleure. Beaucoup d'officiers français continuent d'affluer au camp ; c'est si triste pour les plus âgés. Que va-t-on faire d'eux tous ?

Lundi 26 (69)

Cette nuit, bruit dans la tente voisine : un voleur est pris la main dans le sac. Dénoncé aux allemands, il reçoit une bonne correction. De nouveau il fait chaud, enfin ! et beau. Mais la journée est longue. Plus aucune nouvelle, plus même de bobards. On a l'impression que l'ennui augmente un peu partout. Et on n'ose plus prévoir.
Cheveux.

Mardi 27 (70)

Forte chaleur aujourd'hui ; le matin petite gelée. Je relis avec plaisir l'Evangile : il y a toujours quelque chose à y découvrir. Comment peuvent endurer cette vie sans la foi (*sic*). Bonne conversation avec Adrien Bordet des Verreries d'Angers. Sur le soir l'interprète affirme que nous n'en avons plus que pour quelques jours ici. Dans le camp d'officiers l'abbé Coudray, capitaine (illisible)

Mercredi 28 (71)

Ce matin je fais une grande lessive : cela passe le temps. Et puis forces nouvelles avec le supplément de pain acheté hier et aujourd'hui : 50 pf le 1/2 kg. Du tabac arrive aussi : cela fait tellement plaisir. Ce qui manque le plus au plus grand nombre c'est le manque de nouvelles : impossible encore d'écrire. 1 saucisse comme casse-croûte le soir.

Jeudi 29 (72)

Le bouteillon du matin (interprète) : la seule difficulté qui empêcherait d'aboutir serait la question des prisonniers ; Hitler voudrait garder les jeunes depuis la classe 34, ce que Pétain ne peut accepter... L'après-midi un rassemblement général fait passer le temps : classement par professions, on prend les n° matricules des « laissés pour compte », et c'est tout. Le soir la pluie empêche les bouteillons, les commentaires.

Vendredi 30 (73)

On n'a plus guère conscience du jour qui passe : aujourd'hui je pense être un jeudi. Mais peu à peu les semaines passent ; l'épreuve demeure : que ce soit pour le plus grand bien de tous ! L'espérance reste entière. Il pleut encore, et toute la journée il souffle un vent froid.

Samedi 31 (74)

De corvée aujourd'hui : c'est à qui en sera. La matinée, transport d'un peu de matériel et déchargement de paille ; l'après-midi, remplissage et transport de paillasses pour les officiers. On peut se procurer un peu de pain. Je me fatigue un peu, mais la nuit en sera meilleure.

Notes de fin Août

Les prévisions les plus pessimistes se sont réalisées en ce mois d'août. Pourquoi ce séjour en Allemagne ? Combien de temps veut-on nous garder ? Et toujours il reste impossible d'avoir des nouvelles. La somme de souffrances physiques (la faim), morales surtout (la privation de nouvelles), est grande chez tous ces prisonniers. Cette épreuve ne peut pas ne pas servir. Déjà beaucoup manifestent plus de sagesse : on les entend parler des erreurs passées (vie facile, manque de conscience) ; et sincèrement ils cherchent la voie du redressement. Il n'est plus question de communisme, de revendications ; chacun semble plus prêt à se frapper la poitrine. L'heure sera belle pour faire avancer le règne du Christ.... Tout l'espoir est là⁴⁰. Le mois qui commence devrait amener des changements dans la situation internationale et peut être notre libération.

Septembre 1940

Dimanche 1^{er} (75)

Messes ce matin comme dimanche. Assistance un peu plus nombreuse et bien recueillie. On en devine qui sont pris véritablement par cette ambiance religieuse, qui ne savaient guère ce qu'elle pouvait être : une bonne trentaine de communions ; le bienfait de ces messes persiste durant la journée entière. Tard dans la soirée un bouteillon fait la tour du camp aussi rapide qu'une traînée de poudre : un officier français de nos voisins aurait entendu à la T.S.F. de chez nous, grâce à un petit poste clandestin, annoncer que la libération aurait lieu à partir du 15 septembre jusqu'à la classe 25, et qu'elle s'échelonne jusqu'au 15 octobre jusqu'à la classe 34. Une joie en cette soirée douce ! ⁴¹

Lundi 2 (76)

130 malades ce matin à la visite ; 2 tombent dans les rangs pendant le rassemblement. Nourriture insuffisante : le soir le pain est distribué plus abondamment à la demande du médecin, dit-on (1 boule pour 4). Encore des cas de dysenterie : il est question qu'on n'attend plus qu'un ordre pour le départ. Les Allemands semblent moins assurés d'une prompte victoire. On dit que l'Amérique les inquiète.

Mardi 3 (77)

Encore 140 malades ce matin. Journée longue, longue... Nourriture restreinte ; pour tout repas le soir, un peu de confiture, et un peu moins de pain que la veille. Bouteillons plus nombreux, à cause de l'ennui. 1 sentinelle assure qu'on partirait travailler après demain, ce qui est confirmé par la corvée de pommes de terre. On s'endort dans cet espoir.

Mercredi 4 (78)

Anniversaire de mobilisation : un an aujourd'hui à Trélazé. Les malades de diarrhée vont ce matin à la visite avec leur paquetage : serait-ce la confirmation d'un départ pour demain ? Nuit un peu froide, temps très beau. Longue soirée ennuyeuse, absolument calme. Les saucisses ne sont distribuées avec le jus qu'à 7 h. Un peu de révolte chez certains, mais la plupart une sorte de prosternation, jusqu'ici jamais constatée. Et cette souffrance en amène beaucoup à des réflexions salutaires.

Jeudi 5 (79)

1 ouvrier de la grande banlieue déclare à un de ses amis ne pas vouloir faire la noce en rentrant, mais rejoindre sagement le foyer. A 11 h rassemblement des « divers » (545), et à nouveau à 1 h, jusqu'à 5 h 30, sous un soleil brûlant ; on prend nom, matricule ; et le soir, on nous change de tente. Qu'annonce ce rassemblement ? Les uns croient à un départ très proche ; beaucoup pensent que nous resterions ici au service du camp des officiers (8000). On souhaiterait un changement rapide.

Vendredi 6 (80)

1^{er} vendredi du mois : 7 h, les cloches de Nuremberg.

Corvée chez les officiers ce matin (transport des sommiers métalliques) fatigante, recommence après-midi, peu longue. Vu abbé Coudray (qui gentiment me remet 20 marks) et Martin de Saint Florent, sulpicien, et capitaine Huez. A nouveau on reconnaît de tous côtés le mal profond qui minait la France (égoïsme). Nous payons. La guerre avec l'Angleterre semble avoir surpris l'Allemagne.

Samedi 7 (81)

Du nouveau ce matin : une heure de culture physique pour tous : cela ne fait pas de mal. On dit que ce serait à continuer chaque jour. Journée chaude sans autre histoire : bon ravitaillement en pain ; beaucoup n'ont plus de marks. Le dernier discours d'Hitler annonçant la campagne d'hiver. On n'a pas la pensée d'une proche libération. Il y a toujours beaucoup de souffrances, qui continue de tremper les âmes.

Dimanche 8 (82)

Bonne matinée de dimanche : le matin aux messes, on fête notre Mère du Ciel de notre mieux : un peu plus de communions (47). On fait suivre la messe à tous, excellent semence, semble-t-il, qui doit pousser à la réflexion et portera ses fruits : assistance nombreuse, combien ne pouvaient assister à la messe (affaires, préoccupations) qui le peuvent à présent (marchand de poissons, avec 1 enfant de chœur). En cette chaude journée, on pense qu'il doit y avoir affluence au Marillais. Le soir quelques bouteillons éclatent subitement : paix signée encore ! avec le renvoi jusqu'à la classe 25, annexion de 5

départements français, dont la Meurthe et Moselle. A 8 h, 1 pluie d'orage arrête tout et fait rentrer sous la tente.

Lundi 9 (83)

Ce matin chacun se réveille devant la triste réalité, surpris des nouvelles qui s'accréditaient un peu malgré nous la veille au soir. Et voici que dans l'après-midi, entre 2 belotes, une liste de fonctionnaires se remplit en vue d'une problématique libération. La période de beau temps semble terminée.

Mardi 10 (84)

De bonne heure arrivent environ 500 officiers, dont 1 général, venant de Savenay, 5 jours de voyage. Ils sont logés à côté de nous sous la tente. Des réflexions désobligeantes à leur sujet, mais en moindre quantité : beaucoup comprennent enfin ce qu'est la commisération.

Mercredi 11 (85)

Hier soir un rassemblement était prévu avec bagages pour 7 h 30. Il a lieu à l'heure dite. Nous quittons enfin les tentes pour des baraquements en bois confortables. : on s'installe après des semaines d'attente... C'est mieux. Un officier allemand fait espérer que les vieilles classes resteront peu de temps.

Jeudi 12 (86)

La nuit est bien meilleure dans la baraque ; il fait moins froid, moins humide, c'est plus propre : je couche avec les amis Joseph et Baptiste sous le toit au 2^{ème} étage. Nous ne travaillons toujours pas ; les sous officiers ne font pas les corvées. La nourriture est plus abondante ; les achats de pain sont plus difficiles. Les forces s'en vont un peu. Le moral reste bon.

Vendredi 13 (87)

Les journées sont tout de même meilleures dans les baraques. On a trouvé un jeu distrayant : le lexicon⁴² ; on y joue beaucoup ces jours. 1 mois aujourd'hui de vie au camp... Mon Dieu, le temps passe ; et notre œuvre continue. On a la promesse d'un local pour la messe.

Samedi 14 (88)

Ce matin on se prépare à passer aux douches ; mais... rassemblement long pour rien ; et l'après-midi j'ai la chance d'aller à la cantine faire les commissions des camarades (tarte, bière, etc. ; c'est bien bon). Les marks s'en vont, hélas ! A midi, choucroute.

Dimanche 15 (89)

Messe dans le baraquement, dans un local libre, bien tranquille ; et à 9 h. Dans une autre baraque, quelques communions (8), du recueillement. Et après la messe prise de contact avec 6 camarades pour un essai de vie de charité active. Que sortira-t-il de là ? Nouvelle rencontre projetée samedi prochain. Je remercie Dieu de m'avoir inspiré cela. Dans la journée pluvieuse, corvée de soupe à la cuisine lointaine.

Lundi 16(90)

Longue conversation avec un lociste rencontré hier à la prise de contact de la section de Bonnet, marié à une présidente J.O.C. J. Oudin, qui m'amène son ami communiste, que l'épreuve a fait réfléchir et qui est tout près de nous. Excellentes heures, dont je remercie la Providence.

Mardi 17 (91)

Les corvées deviennent régulières dans notre camp : on veut en exempter les 4 prêtres. Ce n'est pas très réjouissant car il faudra devenir garde-baraque. Depuis hier la nourriture est un peu améliorée. La 1^{ère} semaine de baraque qui s'achève n'aura pas été longue.

Mercredi 18 (92)

2 longs rassemblements aujourd'hui pour pas grand-chose. Pas d'occupations encore sauf les achats à la cantine, qui mettent une note gaie à la journée. Je vois l'abbé Loué pour la suite à donner aux rencontres projetées de l'A.C., et demain ce sera Nadaud le lociste.

Jeudi 19 (93)

3 mois de captivité : le moral est bien meilleur depuis que je sais que mon rôle de prêtre continue, mieux qu'avant encore avec les réunions prévues d'A.C. Le soir on peut jouer au bridge, grâce à un jeu de 52 trouvé dans un magasin où l'on met en ordre les effets des officiers : bonne pratique qui fait plaisir.

Vendredi 20 (94)

Corvée de terrassement à la tranchée de la caserne voisine. La journée est bonne, belle, pas trop fatigante : quelques petits suppléments de nourriture, chocolat ce matin, bouillon le soir.

Samedi 21 (95)

Ce matin pendant 2 h on va à une bonne corvée remplir des sacs de pommes de terre. A 1 h rencontre prévue (6) d'A.C. Bonne atmosphère : chacun parle ; on a l'impression que le départ est bon.

Dimanche 22 (96) Saint Maurice

22 septembre : ma fête au camp. Je dis la messe de 9 h dans une baraque vide : 8 communions, recueillement habituel. Je deviens chef de plat de 50, parmi les non affectés aux corvées. Dans la soirée, rencontre du Père Directeur des études s.j. qui arrive du bloc 3 des ordonnances d'officiers. Il nous donne des nouvelles du camp des officiers, de l'abbé Coudray en particulier, et nous dit les réunions déjà faites (causerie brillante de l'abbé Martin [s.j. ?] sur l'art) Il nous promet le ravitaillement en fournitures pour le culte.

Lundi 23 (97)

Corvée nouvelle pour moi aujourd'hui : toute l'après-midi épluchage des pommes de terre avec gamelle de rab : bonne occupation. Il devient de plus en plus difficile de se ravitailler en tabac, et les cartes se multiplient pour le civil (fil, aiguilles) dit-on

Mardi 24 (98)

Grâce aux fournitures en vin et cire je puis dire ma messe ce matin, et à continuer, j'espère. Deo gratias ! Le soir, bon bouteillon !... Les prêtres seraient très prochainement libérés, ou du moins partiraient !!! Il vient de la Kommandantur par le R.P. Villain, commandant.

Mercredi 25 (99)

2^{ème} journée de corvée de terrassement à la tranchée : le matin, espèce de lait caillé très épicé. Enfin, on nous distribue des cartes spéciales pour écrire !

Jeudi 26 (100)

La matinée corvée de terrassement, l'après-midi bridge et tournée à la cantine. Sensationnel : les Allemands nous apprennent que la France a déclaré la guerre à l'Angleterre lorsqu'elle vient de bombarder Dakar ⁴³. Depuis hier des trains de troupes ne cessent de passer. Nos gardiens semblent plus énervés.

Vendredi 27 (101)

Nouveau bouteillon, aussi sensationnel que celui de la veille : l'Allemagne envahit la Suisse... pour avoir de l'or ⁴⁴... Et puis plus rien : on laisse tomber ces nouvelles auxquelles on n'accepte plus de se raccrocher.

Samedi 28 (102) - Saint Wenceslas

Les cloches sonnent à Nuremberg. Serait-ce pour la Saint Wenceslas ⁴⁵? Quand donc entendrons-nous les nôtres ? Le moral se maintient cependant. 3^{ème} rencontre, intéressante, interrompue par la corvée de pluches.

Dimanche 29 (103)

Matinée utilement employée à préparer la réunion récréative projetée pour l'après-midi, et à mettre au point le projet d'association pour plus de charité active au camp : naissance de l'Entr'aide. De 15 h 30 à 16 h 30, chants, monologues, histoires se succèdent : pleine réussite. Faut-il regretter la place donnée à Rudell (qui est de 1^{er} plan) qui ne ménage, sans s'en douter, ni notre morale, ni nos institutions. A nous de redresser.

Lundi 30 (104)

Les corvées sont plus rares. Il semble que les arrivées d'officiers soient arrêtées. On nous annonce une grande nouvelle dans les 48 h. malheureusement, il devient de plus en plus difficile d'avoir du pain. J'ai plus faim aujourd'hui. On bridge pour tuer le temps.

Octobre 1940

- M 1^{er} (105)** : Apparition des totes. Jusque là j'en avais été préservé.
- M 2 (106)** : Critique avec Rudell de la réunion de dimanche : bonne conversation
- J 3 (107)** : Train prisonniers belges ravitaillés
- V 4 (108)** :
- S 5 (109)** : 3^{ème} rencontre L'Entr'aide
- D 6 (110)** : Concours de belote
- L 7 (111)** : Déchargement d'un wagon de pommes de terre. On en rapporte à cuire.
- M 8 (112)** : Départs de quelques descendants d'Alsaciens-Lorrains.
- M 9 (113)** : Anniversaire. Jardinage.
- J 10 (114)** : Terrassement.
- V 11 (115)** : Après-midi : pluches.
- S 12 (116)** : Légumes et manutention. Confitures et biscuits.
- D 13 (117)** : 2^{ème} concert, dérangé par corvée
- L 14 (118)** : Lits et pain en ville. Hachage de paille. Bonne journée.
- M 15 (119)** : Même corvée, pas en ville. Arrivée de 17 prêtres.
- M 16 (120)** : Légumes.
- J 17 (121)** : - d° -
- ...
- L 21 (125)** : | Toute la semaine
- M 22 (126)** : | on rentre
- M 23 (127)** : | des wagons
- J 24 (128)** : | de pommes de terre
- V 25 (129)** : | carottes, choux, etc.
- S 26 (130)** : La neige fait son apparition
- D 27 (131)** : A nouveau, on parle de paix, de libération.
- ...

Novembre 1940

- V 1^{er} (136)** : Toussaint : jour de travail (pommes de terre ; chauffeur malcommode)
- S 2 (137)** : 1 wagon de pommes de terre rentrées
- D 3 (138)** : Messe chantée de « Requiem »

...
V 8 (143) : 1^{ère} lettre de Gaby et F. Bossé
...
L 18 (153) : Arrivée du 1^{er} colis de 5 kgs, parti le 11 octobre.
...
Ma 26 (167) : 2^{ème} colis (du 2 / 11) 1 kg La Chapelle.
...
V 29 (164) : 3^{ème} colis (du 16 / 10) 1 kg La Chapelle.
...

Décembre 1940
[Pages en partie découpées]

...
V 13 (178) : 4^{ème} colis de Melle Colin
...
M 18 (183) : 5^{ème} colis
...
M 19 (184) : 6^{ème} colis
...
Me 25 (190) : Messe à 16 h 30
...

Janvier 1941
[Réutilisation des pages libres du début de l'année 1940]

...
Lundi 6 (202) : 2^{ème} colis de Melle Colin (7^{ème})
...
Jeudi 9 (205) : Départ des 200 pour la neige
...
Samedi 11 (207) : Envoi des étiquettes pour colis.
...
Mercredi 15 (211) : Déménagement au Block II des officiers.
...
Vendredi 24 (220) : Soir : retour des 200 de la neige.
...
Lundi 27 (223) : 8^{ème} colis : 1 kg (du 4 / 1) – 9^{ème} colis 5 kgs (baptême du 10 / 1)
...

Février 1941

Mercredi 5 (232) : 80 kms à la campagne pour réquisition de 6.000 kgs pommes de terre. Déjeuner au restaurant (Schwabach)
...
Vendredi 14 (241) : 10^{ème} colis, 3^{ème} de Melle Colin (5 kgs)
...
Dimanche 23 (250) 11^{ème} colis (1 kg de La Chapelle) – 12^{ème} colis (1kg M. Stock)
...

Mars 1941

[Les notations se mêlent aux rendez-vous datant de la permission obtenue du 7 au 21 mars 1940]

Samedi 1^{er} (256) : 1 carte réponse expédiée La Chapelle.
...
Dimanche 16 (271) : 13^{ème} colis 1 kg - 14^{ème} La Chapelle

[Fin de l'almanach de l'année 1940]

Carnet du retour

Mai 1945

Mardi 8 :

On apprend officiellement que l'armistice est signé, que les hostilités cessent à 23 heures.

Mercredi 9, jeudi 10, vendredi 11 :

C'est l'attente pénible dans la joie quand même. Apparition des premières voitures légères américaines. L'armée d'occupation n'apporte aucun ordre. On cherche à savoir si nous devons rester ou partir : aucune réponse qui nous invite à prendre une décision.

Et puis, les Américains occuperont-ils ou bien les Russes ? ⁴⁶

Fausse alerte vendredi à 15 heures : la radio locale invite les Français à se rendre à la Mairie de Neudek ⁴⁷ pour recevoir les troupes russes : rassemblement et au pas cadencé, drapeau tricolore en tête : je prends le commandement de la section comme sous officier le plus ancien.

Samedi 12 :

A la demande de notre délégué, un soldat anglais de passage vient au camp, et, sans mission officielle, nous dit pourquoi ne partez-vous pas à Eger ? Vos camarades partent tous les jours en avion.

Il est 11 heures : à 3, nous prenons la décision de partir le lendemain matin. L'après midi je pars avec Louis Gachet à la recherche d'une petite charrette : échange à Brinksaifen. Marcel Vernisse, hélas ! semble ne plus vouloir nous accompagner. Sur le soir tout s'arrange. Tout sera prêt à 22 heures pour le départ. Avec les provisions (25 à 30 kgs de pommes de terre) nous avons près de 200 kilogs de bagages. A retenir l'aide chaleureuse de Mr. Le Curé de Neudek.

Dimanche 13

3 heures : grave incident Labbesse, dont l'attitude arrogante nous empêche de revenir sur notre décision. A 5 heures, nous prenons la route. Il fait un temps superbe. Mais dès les premiers kilomètres notre charrette nous cause des inquiétudes : une roue gémit et se disloque au contact d'une route en très mauvais état. A l'entrée de Graslitz (24 kms) première grosse difficulté : la route est barrée ; il faut faire un long détour par un chemin de montagne. La chaleur nous fatigue mais ne vient à bout ni de nos forcer ni de notre courage. A la sortie de la ville, déjeuner sur l'herbe sur le bord d'un ruisseau où nous n'avons qu'à puiser pour nous rafraîchir. Des camions américains passent et repassent chargés de réfugiés qu'on ramène d'Eger où les vivres manquent. Si nous avions pris conseil en ville peut-être aurions nous pu atteindre Eger en auto et être rapatriés immédiatement.

A 17 h 30 nous décidons de faire étape là où nous nous trouvons, à Lauterbach : chez le bürgermeister ⁴⁸, nous trouvons gîte après plusieurs refus. Bonne toilette au ruisseau, bon repas (pommes de terre cuites à la ferme, café au lait offert) la grange nous abrite pour la nuit : sur la paille, il fait bon dormir.

Lundi 14

Après une excellente nuit, nous nous levons frais et dispos : bon café au lait offert par nos hôtes à qui nous laissons quelques petites choses, entre autres le cache-nez de Zabeth ⁴⁹, et 3 assiettes qui leur font un réel plaisir. Les 8 kms qui nous séparent de Schönbach sont couverts en un minimum de temps.

Contre-temps imprévu : la troupe d'occupation nous arrête à l'entrée de la ville. Il faut parlementer sans savoir se faire comprendre...

A 10 h nous arrivons à Schönbach. Nous devons y abandonner notre charrette et attendre un prochain convoi ! Mr le Curé a encore une chambre libre, il la met gentiment à notre disposition : 22 personnes sous le toit du presbytère ! Nous y ferons un séjour excellent. Un peu de ravitaillement nous est donné dès le premier jour. Nous prendrons nos repas à l'hôtel Casino où sont déjà 4 français et 18 belges : c'est là que j'avais dit la messe 3 ans auparavant. Je laisse à l'église mon autel portatif.

Mardi 15

Messe à l'église au grand autel, servant très bien stylé : assistance nombreuse ainsi que les jours suivants. Un prêtre américain dit après moi une « messe-éclair ». Il semble trop distrait pour penser à m'offrir la 1^{ère} cigarette américaine.

Petit déjeuner au presbytère suivi d'une longue visite au jardin, au verger et au champ, et au jardin d'en-haut (à la cure il y a 1 cheval, 1 vache, 3 chèvre et de la volaille). Notre charrette restera pour les besoins de la ferme curiale.

Longue conversation avec un autre « pfarrer »⁵⁰ évacué, originaire d'Aix-la-Chapelle, sur la situation religieuse, politique et sociale de nos pays respectifs. Sur tous les points nous semblons d'accord.

Le ravitaillement qui n'est pas merveilleux (il existe une vraie pagaïe à la direction des groupes nourris à l'hôtel), sera amélioré par un pot de nos patates cuites à la cure.

Bonne promenade après dîner sur la montagne : il fait toujours très bon le soir après des journées assez chaudes.

Mercredi 16

A Schönbach, messe à l'église. Fête de St Jean Népomucène patron de la Bohême : belle messe chantée, église pleine.

On me confie la direction du groupe de français et de belges. La matinée, je refais toutes les listes, et découvre à chaque instant les raisons de la mauvaise marche de tout : 3 ou 4 responsables qui ne sont là que pour profiter de leur place, surtout un vieux belge et sa fille. Pour ouvrir les yeux du lieutenant français, nous allons le matin tendre notre gamelle à la cuisine des américains. Les cartes que nous touchons seraient suffisantes, mais nous ne mangeons que maigrement. Je suis reçu à déjeuner à la cure.

Dans l'après midi, on apprend que les camarades ont mis au point des voitures allemandes et que nous partirons le lendemain matin avec le détachement de Graslitz. Le soir, Mr le Curé nous offre un bon verre de vin et de vermouth : nous bavardons avec lui jusqu'à 11 heures. Excellente nuit encore dans un bon lit. L'ami Gacher a préparé un excellent ragoût qui nous tiendra en forme pour le lendemain.

Jeudi 17

Le départ est prévu pour 9 h 1/2 : Jusqu'à midi nous devons attendre les voitures de Graslitz. Après la messe, un bon café au lait à la cure et une soupe au cheval avec bon morceau de viande à l'hôtel. En un adieu touchant nous prenons congé de nos hôtes : Mr le Curé et sa famille, sa mère, sa bonne, sœur. La veille nous leur avons apporté un peu de lingerie donnée par le lieutenant français, en reconnaissance.

A midi le reste du convoi arrive à Schönbach : 8 voitures, 262 hommes, femmes et enfants, français, belges, hollandais, femmes allemandes mariées à des camarades français, russes, 1 demi juive.

Enfin à 12 h 30 le convoi peut être formé au complet et partir. L'officier français m'invite à en prendre le commandement, et à prendre place dans le confortable car de tête.

A Eger, premier arrêt pour aller prendre au « gouvernement military » l'autorisation de continuer la route. Premières pannes de voitures, premières difficultés. Avant et après la frontière de Tchécoslovaquie, nombreux arrêts sur la route, on ne passe qu'avec des papiers bien en règle.

Vers 19 h, on arrive à Bayreuth, belle ville en partie détruite. On atteindra un village, Brisbach, vers 20 h pour faire le cantonnement. Le maire se fait tirer l'oreille ; mais à 22 h tous ont trouvé chambre ou grange avec ravitaillement. Pour notre groupe, bonne réception dans le village : pommes de terre sautées, thé à volonté. Je couche sur la banquette de l'autocar.

Vendredi 18

Bon petit déjeuner chez nos braves gens de la veille – café au lait sucré, pain beurre et lard. A 7 h 30, départ du convoi. Tout va bien pendant les 30 premiers kilomètres. Mais à 8 h 30, une roue du car vient à flancher : il faut réparer ; ce sera long.

Comme un arrêt est prévu à Bamberg (30 kms) pour renouveler le ravitaillement en vivres et en essence, je pars avec une autre voiture pour cette destination. Arrivée vers 10 h avec une autre voiture, les 6 autres sont en difficultés, pneus, essence, etc. A Bamberg, difficultés : pont coupé, gouvernement military au cœur de la ville, camp à rejoindre ; car nous ne pourrons continuer par la route. Au camp, c'est un peu la confusion : après une heure de démarches, j'ai perdu la trace de mes 2 camarades de Neudek et de tous mes bagages.

Je laisserai le convoi aux mains des responsables français, et j'irai rejoindre mes camarades à la Panzerkasern⁵¹, où sont rassemblés prisonniers et transformés. Heureuse décision, puisque après une longue attente de 2 ou 3 heures, j'aurai retrouvé et mes amis et mes valises. Dans la soirée on se forme par groupes de 40 (je ne puis me joindre au groupe d'amis) et on attend le départ qui ne peut tarder. Je retrouve à l'aumônerie du camp l'abbé Voirand, chez qui je puis prendre un peu de rafraichissant et de réconfortant. Je pourrai dire ma messe les 2 jours suivants. Bonne nuit dans une petite chambre de 7 sur la dure.

Samedi 19

Dès le matin, grand branle-bas de départ. Après un bon et abondant petit déjeuner (on est très bien nourri dans ce camp : pain blanc, conserves, etc.) l'ordre de rassemblement est donné et à 10 h on prend le départ. Il fait une grosse chaleur orageuse. Jusqu'à la gare tout va bien (2 kms) ; mais hélas ! une grosse déception nous attend : pas de départ... Convoi incomplet ou bien accident sur la ligne : il faut faire demi-tour. Retour vers midi : j'arrive en nage et exténué. L'après midi ce sera l'attente sans autres nouvelles. Les arrivants affluent ; au matin ce sera 3000 au camp au lieu de 600 au départ de ce matin. Je trouve un jociste de Paris, N. qui fera prier à la messe de demain.

Diner copieux : pain en abondance et matières grasses à volonté. Le soir en dernière heure, on annonce qu'il y aura un départ pour nous demain matin à 9 heures.

Dimanche 20, Pentecôte

Messe à 6h : belle assistance et 22 communions. Il faut se tenir prêts le plus tôt possible pour le départ. A 8h30, rassemblement et en route à nouveau pour la gare. 40 groupes de 40 = convoi de 1600 uniquement de prisonniers et transformés⁵².

L'embarquement se fait dans des conditions normales et à 11h, départ de Bamberg⁵³.

A 20 kms, premières vignes à flanc de coteaux !

Hassfurth, 31 kms à midi. Jusqu'à Schweinfurt, la voie ferrée et la route suivront de près le cours du Main.

Schönungen, à 50 kms, Schweinfurt à 55 kms à 12 h 50. Ville entièrement détruite. Arrêt. Déjeuner américain (très belles boîtes individuelles avec 10 cigarettes, 1 chocolat, cacao, café, lait etc...) départ à 14 h 15.

Waigolshausen : 68 kms, 14 h 40

Seligenstadt : 83 kms à 15 h. Grosse usine d'aviation détruite. Remarqué dans la région une immense ferme-village avec église.

Rottendorf : 91 kms. Embranchement : nous rejoignons la ligne de Nuremberg à 15 h 20.

Wurzburg : très jolie ville que nous traversons entièrement. Partout le même spectacle de désolation : des pans de mur, des colonnes, des quartiers entiers sans aucun toit.

Nous avons traversé la vallée du Main aux riches cultures. 100 kms parcourus depuis Bamberg.

Départ de Wurzburg à 17 h 12.

Retzbach : 16 kms à 18 h

Karlstadt : 23 kms. Grosse usine produits chimiques « Portland Ciment » non détruite. Les bombardements ont atteint surtout voies ferrées et routes.

A 31 kms la vallée du Main se resserre. Collines boisées.

Wernfeld : 34 kms.

Gemünden : 37 kms à 18 h30. Gare criblée, grosses destructions.

Lohs : 51 kms. La vie reprend dans les ruines.

Wiesthal : 65 kms à 19 h 45.

Aschafenburg : à 21 h 10.

Au total : 192 kms.

J'ai passé une excellente journée assis sur le toit du wagon, jouissant d'un spectacle varié et très joli.

La nuit vient. Je m'en vais m'allonger sur une plate-forme, au clair de lune. Je puis dormir un peu de 23 h à 2 h du matin.

Lundi de Pentecôte 21

A mon réveil à 2 h, nous sommes en gare d'Hanau. Un autre convoi (mixte celui-là) est arrivé la veille au soir à 20h. L'arrêt sera très long. Partout des feux s'allument à partir de 3 h. Nous faisons le café au lait et un peu plus tard le cacao.

A 7 h, la locomotive est attelée : notre convoi (prisonniers et transformés) part avant 2 autres : notre ravitaillement est bien supérieur au leur.

A 7 h 40, départ de Hanau : toute la journée nous allons à allure très ralentie : nombreux arrêts.

De Hanau à Francfort sur le Main, 22 kms : nous y arrivons à 9 h 45. Passage du Main sur voie unique : les convois militaires américains se suivent sans interruption, ce qui explique notre marche au ralenti. Offenbach : double arrêt : on fleurit les voitures ; on nous distribue un café au lait chaud. Départ à 10 h 50.

Francfort-Sud : Belle ville sur le Main. Jolis coins de verdure jusqu'aux abords de Mayence. Grosses usines OPEL à Rüsselheim – détruites.

On dépasse un train mixte de rapatriés.

Et voici la banlieue de Mayence, échange de bouteilles de vin contre boîtes de conserve (margarine surtout).

A 12 h 45 traversée du Rhin sur un pont refait à voie unique.

Jusqu'à ce point, le voyage s'est effectué sur le toit du wagon. Mais la température va se rafraichissant ; l'eau tombe. Long arrêt à Mayence que nous quittons seulement à 16 h 15 : nombreux convois attendent comme le nôtre.

A signaler d'immenses camps de prisonniers allemands, parqués dans la nature, dans la boue, sans abris.

Mardi 22

A 2 h distribution d'une autre journée de ravitaillement : biscuits, conserves de poisson en abondance.

Homburg à 5 h 25. Neükirchen à 7 h 20 : ville entièrement détruite : nous ne sommes plus qu'à 18 kms de Sarrebrück et à 28 de la frontière.

L'orage a refroidi la température terriblement : je reprends un tricot.

Sarrebrück à 9 h 15 : ville entièrement détruite. On fait le chocolat au milieu des mines. 1^{er} gendarme français – ouvrages de la ligne Siegfried. Et bientôt la France. Le soleil paraît pour notre salut joyeux au pays.

11 h. Gare frontière de Uberhevm [?].

Départ à 11 h 20.

La frontière – la France : un passage à niveau, 1 petit poste de garde de 4 soldats, c'est tout, mais c'est le pays.

Falk-Hargarten : 1^{ère} gare française : distribution de 4 colis Croix-Rouge par groupe de 40. Long arrêt. Notre convoi laissera la direction de Thionville pour prendre celle de Metz.

Il est 13 h 30. Je note Sainte-Fontaine à 14 h 10 : dans cette région nombreuses mines d'extraction de charbon ; des wagons chargés attendent dans chaque gare.

Béning : la machine qui était passée en queue à Falk-Hargarten reprend la place en tête du convoi. A 16 h arrivée à St Avold où la plus grande partie de notre convoi s'arrêtera 1 journée au centre d'accueil frontière. Au centre de St Avold, à 4 kms de la gare, on arrive par autocars. Bonne réception, dîner, un lit pour chacun ; on pourra passer 1 excellente nuit : après 2 nuits blanches, ou à peu près, ça fait plaisir.

Mercredi 23

La matinée se passe au centre d'accueil : là encore les prisonniers et transformés ont priorité et quelques faveurs, entre autres celle d'envoyer un télégramme. De 9 h à 11 h 1/2 mon groupe de 40 effectue toutes les démarches nécessaires : identité, service de sécurité, visite médicale, finances (1000 F de prime de rapatriement) on reçoit 2 paquets de cigarettes, un pavillon, et...direction réfectoire pour café et casse-croûte.

2^{ème} télégramme à M-Renée ⁵⁴.

Je retrouve les 2 amis Gachet et Vernisse, et nous pouvons nous installer à 3 dans une petite chambre de pavillon où nous trouvons 3 lits : quelques heures de repos et nous serons d'aplomb pour le reste de la journée. La matinée est vite passée.

Nous percevons un beau colis de 5 kgs offert par le gouvernement français (3 paquets de cigarettes et 2 paquets de tabac). Déjeuner et dîner servis au réfectoire : bonne organisation : 6000 repas chaque fois dans cette journée.

L'après midi, premiers contacts avec la vie française en ville ; quelques achats (1 journal 2ct, 1 flacon de brillantine 70ct, etc.) ; entendre partout parler français autour de nous est une surprise, surtout femmes et enfants.

A 21 h 30, Vernisse nous quitte : adieux fraternels touchants.

Notre train doit partir à 23 h 35... Il est exact...

Vendredi 25

La journée commence bien : le train tourne à bonne allure : Vitry le François, Epernay et bientôt, peu après 4 h, la banlieue parisienne : la traversée est longue. Entre Villeneuve St Georges et Juvisy des

jeunes filles nous apportent de grosses gerbes de roses : ce sont des J.G.C.F sur le marchepied des wagons. Elles serrent la main à chacun.

A Juvisy, 1 bouillon chaud.

A Versailles, nouveau bouillon et bon casse-croûte (pain, chocolat, bœuf en conserve, etc.)

Chartres : Sandwich aux rillettes et café à volonté avec lait.

Le Mans : réception avec musique, sandwiches et cidre à volonté. Sur tout le parcours, excellente réception. Notre train se dirige sur Rennes. Nous en prenons un autre qui arrive de Valenciennes et qui va sur Nantes : 2 trains complets de rapatriés pour l'Ouest.

Départ du Mans à 14 h.

Sablé : rencontre touchante d'un père qui retrouve son fils prisonnier.

Angers : 15h45.

[Fin du carnet du retour]

Vendredi 25 Mai :-
La journée commence
bien : le train roule à bonne
allure : Metz - le François -
Épernay, et bientôt, peu après
11 h, la banlieue parisien-
ne : la traversée est longue.
Entre Villeneuve St-Georges
et Juvisy des jeunes filles nous ap-
portent de grosses gerbes de
roses : ce sont des J.G.C.F
sur le marche-pied des wagons,
elle serrent la main à chacun.
A Juvisy, 1 bouillon chaud.
A Versailles, nouveau bouillon
et bon casse-croûte (pain,
chocolat, bœuf en conserve, etc.)
Chartres : Sandwich aux
rillettes et café à volonté
avec lait. - Le Mans : récep-
tion avec musique, sand-
wiches et cidre à volonté.
Sur tout le parcours, excel-
lente réception. Notre train
se dirige sur Rennes. Nous
en prenons un autre qui
arrive de Valenciennes
sur Nantes : 2 trains com-
plets de rapatriés pour l'Ouest.
Départ du Mans à 14 h.
Sablé : rencontre touchan-
te d'un père qui retrouve
son fils prisonnier.
Angers = 15 h. 45

Notes

¹ Woippy : commune du département de la Moselle, où se trouve un important nœud ferroviaire, dans la proche banlieue de Metz, que le 403^{ème} régiment d'artillerie de DCA protégeait certainement. Dans un premier temps, le régiment monte au nord au plus près de la frontière, puis se replie, en dérouté devant l'ennemi, par petites étapes vers le sud jusqu'à la gare de Conflans-Jarny.

² Fillières : village de Meurthe et Moselle. A 35 km environ au nord ouest de Woippy,

³ Crusnes est un petit village de Meurthe et Moselle, à quelques kilomètres au nord de Fillières et proche de la frontière luxembourgeoise. Elle fait partie du dispositif fortifié de la ligne Maginot, qui ne tombera que le 22 juin

⁴ Audun le Romain : petite ville à quelques kilomètres au sud ouest de Fillières

⁵ Mont et Bonvillers, à une douzaine de km au sud d'Audun le Roman, forment actuellement une seule commune, Mont-Bonvillers

⁶ Cette notation est obscure. « Nénette » est certainement, dans l'argot des artilleurs, un matériel important (batterie de tir tractée ?) qui serait dissimulée pour la nuit dans un trou de bombe, mais pour un motif inconnu. Peut-être s'agit-il d'abandonner à l'abri des regards une pièce trop encombrante pour la retraite qui commence...

⁷ Abbéville les Conflans : une vingtaine de kilomètres au sud de Mont-Bonvillers

⁸ Conflans-Jarny : petite ville avec une gare, d'où le régiment de Maurice s'embarque pour un long trajet ferroviaire de nuit de près de 120 km environ vers le sud, en passant par Metz, Pont à Mousson, Nancy, et jusqu'à Mirecourt dans les Vosges, où, un peu plus au sud, le train est attaqué et abandonné. La suite est une errance sur les routes et dans les forêts, toujours vers le sud, par Darney, Girancourt, puis enfin Epinal, où la troupe sera faite prisonnière.

⁹ Eléments motorisés : il s'agit probablement des premiers éléments allemands de reconnaissance à motocyclette et side-car.

¹⁰ A partir de ce jour, toutes les dates de l'almanach sont doublées d'un chiffre inscrit au crayon indiquant le nombre de jours écoulés depuis la captivité. Ces chiffres sont dactylographiés ici (0)

¹¹ 403^{ème} régiment d'artillerie, l'unité à laquelle Maurice appartient.

¹² L'armistice entre la France et l'Allemagne a été signé à Compiègne le 22 juin, mais ne sera appliqué que le 25 juin après la signature de l'armistice avec l'Italie le 24.

¹³ Les soldats de nationalité espagnole engagés dans l'armée française sont des républicains réfugiés en France en raison de la récente guerre civile (1936-1939) qui a ravagé le pays.

¹⁴ L'armistice avec l'Italie a été signé la veille à Rome, le 24 juin. L'Italie n'a déclaré la guerre à la France que le 10 juin, et n'a réussi à conquérir qu'une étroite zone frontalière dans les Alpes, et Menton..

¹⁵ Nouvelles sans aucun fondement.

¹⁶ L'armistice signé le 22 juin ne met qu'un terme aux combats en cours. Un traité de paix signifierait la fin de l'état de guerre et donc le retour rapide des prisonniers dans leurs foyers. Ce traité ne sera jamais signé, mais la libération par petites étapes des prisonniers de guerre sera l'objet d'un marchandage constant entre les autorités françaises de Vichy et l'Allemagne. L'armée allemande a fait 1.800.000 prisonniers de guerre français : 200.000 furent relâchés. Ensuite, jusqu'en 1944, environ 400.000 autres prisonniers furent libérés, selon diverses modalités (relève par des travailleurs volontaires, pères de famille nombreuse, malades, etc.).

¹⁷ Les habitants de l'Alsace-Lorraine ont été allemands de 1871 à 1918. La plupart des prisonniers français originaires de ces provinces sont donc nés allemands, puis devenus français, et se trouvent ainsi dans une situation particulière, qu'exploitent les vainqueurs. 75.000 Alsaciens-Lorrains furent prisonniers, puis libérés assez rapidement, mais ensuite incorporés de force dans la Wehrmacht.

¹⁸ Kommandantur : Etat-major militaire allemand.

¹⁹ La caserne de la Vierge à Epinal a été construite à l'origine pour un régiment de cavalerie, et comportait donc une aire couverte de dressage des chevaux et d'entraînement des cavaliers appelée « manège ».

²⁰ Le 5 et le 7 juillet, la flotte anglaise a bombardé le port militaire de Mers el Kébir en Algérie, où la Marine française aux ordres de Maréchal Pétain n'a pas voulu se rallier ou partir aux Antilles. Cette attaque a fait plus de 1300 victimes. En représailles, l'aviation française, depuis le Maroc, a largué quelques bombes sur la colonie anglaise de Gibraltar, au sud de l'Espagne, sans faire de dégâts.

²¹ En application du pacte germano-soviétique, l'URSS envahit à cette date l'est de la Roumanie (l'actuelle Moldavie) dont le régime dictatorial est favorable à la politique allemande.

²² Jeu de piquet à 3 : jeu de cartes très ancien qui se joue habituellement à 2 avec un jeu de 32 cartes (le seul que possèdent à cette date les camarades de Maurice.)

²³ Le 6 juillet 1940 Hitler a plus exactement proposé la paix à l'Angleterre en échange d'un partage d'influence dans le reste du monde. Cette offre a été refusée.

²⁴ Le gouvernement du Maréchal Pétain, constitué à Vichy le 12 juillet, et dirigé par Pierre Laval, comprend effectivement 5 généraux ou amiraux, mais aussi un grand nombre de ministres civils.

²⁵ Information totalement fausse. L'URSS a signé un pacte de non agression avec l'Allemagne en août 1939, qui ne sera rompu par Hitler qu'en juin 1941.

²⁶ Joseph, qui est un camarade de Maurice, et sans doute sous officier comme lui, a été exceptionnellement salué militairement par un soldat africain (le terme de « nègre » était habituel à l'époque) de 1^{ère} classe (1^{er} jus en argot militaire), qui est une distinction décernée aux éléments les plus disciplinés... Dans un camp de prisonniers, le salut traditionnel n'est plus une obligation.

²⁷ Dans son discours radiodiffusé du 25 juin 1940, le Maréchal Pétain avait simplement promis aux prisonniers : « Vous serez bientôt rendus à vos foyers »

²⁸ Par le vote du 10 juillet 1940 de la Chambre des députés réfugiée à Vichy, le nouveau chef du gouvernement est effectivement chargé de rédiger une nouvelle Constitution, qui ne sera jamais proposée. Mais il est ainsi mis fin de fait à la République et un « l'Etat français » provisoire est mis en place, portant l'idéologie de la « Révolution nationale », et qui s'engagera bientôt dans une politique de « collaboration » avec l'Allemagne, et de persécution antisémite.

²⁹ Information non vérifiable, de pure propagande allemande, pour s'emparer du maximum de prisonniers. Cet ordre est contraire aux conventions de Genève sur les prisonniers de guerre, que l'Allemagne respectera globalement pendant la durée de la guerre pour les détenus occidentaux (mais pas pour les Russes, ni bien sûr pour les déportés politiques et juifs en camps de concentration).

³⁰ Toutes ces informations sont fausses : les Etats-Unis n'entreront en guerre qu'en décembre 1941 après l'attaque surprise japonaise sur leur base de Pearl Harbour (Iles Hawaiï). Mussolini ne sera renversé du pouvoir qu'en juillet 1943, et tué par la foule qu'en avril 1945. Quant à la ville de Trieste, port frontière contesté entre l'Italie et la Yougoslavie, elle ne sera officiellement italienne qu'après un référendum en 1947.

³¹ Cette information a une certaine vraisemblance, car les villes de Moulins (Allier) et Chalon sur Saône (et non Châlons sur Marne, écrit par erreur, et rectifié plus loin) sont alors des villes situées sur la zone de démarcation créée par l'armistice du 22 juin entre la France occupée militairement (Nord et Ouest) et la zone « libre » sous l'autorité du gouvernement de Vichy.

³² « Roulantes » : remorques conçus pour faire cuire les repas des troupes en campagne.

³³ Allusion sans doute à la pluie du Ciel...

³⁴ La Royal Air Force a mené depuis quelques jours plusieurs raids symboliques sur Berlin et l'Allemagne, en représailles aux bombardements allemands sur Londres et les grandes villes anglaises. La « Bataille d'Angleterre » par voie aérienne ne fait que commencer, et se soldera en octobre 1940 par un renoncement allemand à l'attaque par voie terrestre des îles britanniques.

³⁵ Pur bobard : la Pologne vaincue depuis septembre 1939 a elle-même 500 000 prisonniers (et non 1.000 000) aux mains des allemands...

³⁶ « J.O.C.F ». Jeunesse Ouvrière Chrétienne Féminine, mouvement d'Action Catholique dont l'abbé Maurice était l'un des aumôniers dans le diocèse d'Angers.

³⁷ En France, les civils juifs de la zone occupée ne seront obligés de porter l'étoile jaune qu'en juin 1942.

³⁸ Le futur Stalag XIII B (ainsi que l'Oflag XIII B voisin) sont installés dans les équipements contigus au grand stade de Nuremberg (quartier Langwasser, au sud est de la ville) où se déroulèrent, de 1933 à 1938, les grandes parades militaires du parti nazi. (Un Stalag est un camp de prisonniers pour hommes de troupe et sous-officiers, un Oflag pour officiers. Leur numérotation suit celle des régions militaires allemandes - I à XVIII - où ils se situent, et des lettres - A, B, etc. - distinguent les différentes implantations géographiques.)

³⁹ Ce n° 100855 inscrit à la fin de la journée du 15 août sur l'almanach est le matricule de prisonnier attribué à Maurice à son arrivée au camp.

⁴⁰ Ces premières réflexions à la fin du 1^{er} mois de captivité, et qui se poursuivront les jours suivants, sur la situation « morale » des prisonniers français font directement écho au contenu du discours du 25 juin 1940 du Maréchal Pétain pour expliquer la défaite et préparer les esprits à une nouvelle politique :

« Notre défaite est venue de nos relâchements. L'esprit de jouissance détruit ce que l'esprit de sacrifice [de la guerre de 1914-1918] a édifié. C'est à un redressement intellectuel et moral que, d'abord, je vous convie. Français, vous l'accomplirez et vous verrez, je vous le jure, une France neuve sortir de votre ferveur. »

Mais Maurice, en tant que prêtre, ne confond pas longtemps le réconfort spirituel que le retour à la pratique religieuse peut apporter aux prisonniers démoralisés, et l'adhésion à une idéologie officielle qui cherche à faire porter la responsabilité de la défaite non sur les responsables militaires, mais sur les revendications portées par le Front Populaire de 1936... Son action future, en organisant au Stalag XIII B des « Rencontres » au sein de « L'Entr'aide » avec d'anciens militants jocistes et locistes, ne reprend pas vraiment ces thèmes pétainistes de la « Révolution nationale ». Et, en 1943, lorsqu'il milite personnellement pour que les prêtres prisonniers puissent aussi être transformés en véritables travailleurs, il accepte clairement, au nom de sa foi, de faire cause commune avec la « classe ouvrière. » Tous les engagements d'église antérieurs ou postérieurs à la guerre et à la détention de l'abbé Maurice Chéné s'orientent dans le même sens.

⁴¹ Maurice, né en 1901, appartient à la classe de recrutement 21 : il serait donc concerné par ces mesures, qui ne sont, hélas, que de propagande, ou imaginaires...

⁴² Lexicon : jeu de 52 cartes spéciales portant des lettres permettant de créer des mots.

⁴³ Dakar : du 23 au 25 septembre, une flotte franco-anglaise, ayant à son bord le Général de Gaulle, tente de rallier à la France Libre les troupes françaises de Dakar et du Sénégal soumises à l'autorité de Vichy. L'expédition échoue, et envenime un peu plus les relations entre l'Angleterre et le gouvernement de Vichy.

⁴⁴ Information fantaisiste : l'Allemagne respecta la neutralité suisse, mais, il est vrai, y plaça secrètement l'or de ses butins de guerre, en particulier celui spolié aux juifs.

⁴⁵ L'almanach de Maurice indique à la date du 28 septembre la saint Wenceslas, qui est un duc de Bohême du X^{ème} siècle ayant vécu saintement, et mort assassiné par son frère. Il est le patron de la Bohême, dont la fête nationale est célébrée ce jour-là. Il est possible que les catholiques bavarois honoraient aussi d'une fête carillonnée ce saint ayant vécu à l'époque où Bohême et Bavière avaient beaucoup de liens religieux, et d'autant plus que la région des Sudètes de Bohême, où vivent de très nombreux germanophones, sont désormais rattachée au Reich depuis les accords de Munich de septembre 1938. Le saint patron de la Bavière est saint Jean Népomucène, originaire aussi de Bohême au XIV^{ème} siècle, célébré le 16 mai. (Maurice libéré note le 16 mai 1945, qu'il chante la messe de Saint Jean Népomucène en l'église de Schönbach-Luby dans les Sudètes catholiques)

⁴⁶ Cette région des Sudètes en Tchécoslovaquie était début mai 1945 une des zones où les troupes soviétiques et américaines avaient fait leur jonction. La région de Eger-Chab où se trouve Maurice a été libérée par l'armée américaine, mais, en application des accords interalliés de Yalta de février 1945, celle-ci se retira ensuite pour laisser les troupes russes occuper toute la Tchécoslovaquie. Le 13 mai, Maurice note qu'un rassemblement a lieu à la Mairie de Neudek pour accueillir un détachement des troupes russes libératrices, qui ne viendront pas, la région demeurant provisoirement sous administration militaire américaine. Sinon, le retour de Maurice et de ses compagnons, déjà long et aventureux, aurait été beaucoup plus compliqué, voire impossible, comme ce fut le cas dans les pays plus à l'est.

La presque totalité des populations d'origine allemande qui vivaient dans les Sudètes depuis des siècles (environ 3.000.000 de personnes) ont été expulsées, entre 1945 et 1947, vers l'Allemagne et l'Autriche.

⁴⁷ Il est difficile de situer géographiquement avec précision les diverses localités des Sudètes citées par Maurice sur son itinéraire de retour, car elles sont notées par leurs noms allemands en usage à l'époque, et non en langue tchèque comme elles figurent sur les cartes modernes. Néanmoins, la correspondance certaine est la suivante : Neudek, qui était la ville où il séjournait, s'appelle désormais Nejdeč ; Graslitz : Kraslice ; Schönbach : Luby, où le convoi attendra 3 jours un regroupement pour repartir ; Eger : Cheb (à la frontière allemande) et siège du « government military » américain. Brinksaifen et Lauterbach n'ont pu être identifiées. Toutes ces localités sont situées à l'extrême nord ouest de la Tchécoslovaquie, pratiquement le long de la frontière allemande. La distance totale parcourue entre Neudek-Nejdeč et Eger-Cheb est d'environ 60 km.

⁴⁸ « Bürgermeister » : Maire en allemand.

⁴⁹ « Zabeth » : Elisabeth Chéné, sa belle-sœur, épouse de René Chéné, frère aîné de Maurice, qui habitent La Chapelle Saint Florent.

⁵⁰ « Pfarrer » : Curé.

⁵¹ « Panzerkasern : caserne d'un régiment de chars.

⁵² « Transformés » est le terme utilisé pour désigner les prisonniers de guerre qui avaient accepté de devenir « travailleurs libres » en Allemagne. Il semble que ce soit le cas de Maurice, ainsi que le précise son oncle Mgr Francis Vincent dans son allocution lorsque son neveu est nommé en septembre 1945 curé de La Pouèze :

« Il est, après le désastre de juin 40, emmené prisonnier en Allemagne avec 1.500.000 jeunes français, ses camarades. Il y continua son apostolat auprès d'eux dans toute la mesure qui lui était permise. Et lorsque la décision intervint, il y a deux ans, de transformer 250.000 de ces prisonniers en travailleurs, il se trouva compris dans ce contingent. Il écrivit à Mgr l'évêque d'Angers, qui lut sa lettre dans la chaire de la Cathédrale. Il s'y disait fier d'être devenu prêtre-ouvrier, à l'imitation du Maître qui avait Lui-Même choisi d'être Dieu-ouvrier »

Cette possibilité de travail « libre » en Allemagne ne fut pas accordée facilement aux prêtres prisonniers. Dans son Livre d'Or, sa mère, Marie Chéné-Vincent, note, à propos de son fils Maurice, les étapes de cette évolution :

- Le 11 juin 1943 : « Une lettre reçue avant hier et datée du 2 mai nous laisse prévoir que le kommando où il se trouve doit devenir libre. Mais avant de nous réjouir il nous faut attendre un autre courrier, parce qu'il a demandé conseil à l'aumônier du stalag. »

- Et le 23 juin : « L'espoir au sujet de Maurice est en effet évanoui : sa carte du 20 mai nous dit qu'aucun prêtre ne peut devenir travailleur libre ; comme son kommando le devient, il va être obligé de changer. »

Ce n'est qu'au mois d'août que sa « libération » fut autorisée : « La transformation de Maurice en travailleur libre [...] nous donna l'espoir d'une permission, mais [...] elle devient bien problématique. »

Maurice note par ailleurs, dans son carnet du retour, le 14 mai 1945, qu'il se souvient que c'est dans l'église de Schönbach-Luby, où il se trouve alors, qu'il y « avait dit la messe 3 ans auparavant ». C'est donc au printemps 1942 qu'il quitta sans doute le Stalag XIII B de Nuremberg avec ses camarades du « kommando » (groupe de prisonniers travaillant à l'extérieur des camps) pour la région agricole des Sudètes, où il devait être employé aux travaux des champs. Ce n'est qu'en août 1943 qu'il fut « transformé », bien que prêtre, en « travailleur libre ».

⁵³ A partir de la gare de la ville allemande de Bamberg (50 km au nord de Nuremberg, où il ne repassera pas) le long voyage de 2 jours sur le toit d'un wagon à travers l'Allemagne en ruines est décrit par Maurice avec la même minutie que celui d'aller, mais l'ambiance est toute autre... Néanmoins, au passage à Mayence, le 21 mai, il remarque avec compassion :

« 2 immenses camps de prisonniers allemands, parqués dans la nature, dans la boue, sans abris »

Triste rappel de la situation vécue à Bains les Bains, du 20 au 27 juin 1940, cinq ans plus tôt. Mais nulle parole de vengeance envers les ennemis vaincus à leur tour...

⁵⁴ Marie-Renée Chéné, l'une des jeunes sœurs de Maurice Chéné, qui l'attendra, ainsi que toute sa famille, à son arrivée en gare d'Angers. A son propos, voir la biographie qui lui a été consacrée en 2012 : « **Marie-Renée Chéné (1911-2000), pionnière de l'action sociale** ».

Table

<i>Présentation</i>	3
Francis Vincent : Cahier de route 1914-1918	5
<i>Notes</i>	20
Maurice Chéné : Carnets de guerre 1940-1945	23
<i>Notes</i>	46